TOME XIX. — 3e. FASCICULE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ÉGYPTE



IMPRIMÉ PAR

E. & R. SCHINDLER

POUR LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ÉGYPTE

AVRIL 1937

SOMMAIRE DU TROISIÈME FASCICULE:

IMPORTANCE
DES MARQUES DE PROPRIÉTÉ
USITÉES CHEZ LES BÉDOUINS D'ÉGYPTE

PAR

M. H. A. WINKLER.

Les Bédouins du désert, le fait est bien connu, ont coutume de marquer les chameaux qu'ils possèdent avec certains signes qu'ils impriment au fer chaud. Chaque tribu et même chaque fraction de tribu possède son signe spécial *(wasm*, pluriel *wusûm)*. Les marchands qui amènent leurs troupeaux aux grands marchés connaissent toujours, d'une manière générale, les signes les plus usités; d'autres savent tout au moins discerner ceux qui, par exemple, appartiennent aux Bicharins, aux nomades de l'ouest, etc.

Une collection complète des marques de propriété en usage chez les nomades fait encore défaut. Un recueil de ce genre peut sembler à priori n'être d'aucune utilité, du moins à l'heure présente ; mais, en réalité, elle serait d'une importance primordiale, comme je vais tenter de le montrer brièvement.

Lorsqu'on pénètre dans le désert, — j'entends la région comprise en Haute-Egypte, entre le Nil et la mer Rouge, région dont j'ai une certaine connaissance, — on découvre un peu partout des signes de formes variées, gravés sur les rochers, avec plus ou moins de soin.

Au cours de mon dernier voyage dans cette région, j'en ai recueilli plusieurs centaines. On a souvent supposé que c'étaient des marques de carriers. C'est peut-être vrai pour un certain nombre, mais la plupart proviennent sûrement d'une toute autre origine.

On reconnaît à première vue qu'un grand nombre de ces signes ne remonte qu'à une époque récente. En principe l'interprétation doit commencer par les signes qui ont été gravés les derniers, c'est d'abord à eux que nous allons appliquer notre étude.

Cette sorte de marque se rencontre partout dans le désert que nous avons exploré, c'est-à-dire dans une zone mesurant 120 kilomètres de largeur sur 60 de profondeur, à l'est de Qéna. Nous les avons rencontrés en si grande abondance que force nous est de conclure que les tribus auxquelles ils appartiennent ont mené la vie nomade durant de nombreuses années sur toute l'étendue de cette partie du désert. Parfois ces signes se montrent plus clairsemés, surtout au voisinage des pistes les plus importantes; nous pouvons alors en déduire que ces tribus n'ont fait que passer dans ces parages. Enfin, du fait que deux sortes de signes sont très souvent placés l'un près de l'autre, nous pouvons inférer que deux tribus étaient liées l'une à l'autre par des liens politiques ou familiaux.

Ainsi, les signes en eux-mêmes et leur distribution nous fournissent déjà d'intéressants renseignements. Mais ces données seraient beaucoup plus précieuses s'il nous était possible d'attribuer les signes en question aux tribus encore existantes. Cette identification est heureusement possible, en partie du moins.

Aujourd'hui, le désert est beaucoup moins peuplé qu'autrefois. Phénomène remarquable, les Bédouins hamitiques furent les premiers maîtres incontestés de ce territoire depuis une époque très reculée. Ensuite arrivèrent des émigrants de la péninsule arabique qui devinrent, pendant plus de mille ans, les rivaux des Bédouins hamitiques dans le désert oriental de l'Egypte. Après des luttes continuelles et souvent acharnées, les premiers occupants restèrent finalement maîtres du terrain; les Arabes disparurent.

De ces faits, nous retrouvons la trace sur les rochers; certains dessins nous montrent le combat entre le cavalier arabe muni d'une lance extrêmement longue et le combattant hamitique armé d'un bouclier et d'une épée droite, comme on en porte encore de nos jours.

Nous constatons qu'une partie des signes que nous avons collectionnés dans le désert appartenaient et appartiennent encore aux tribus hamitiques. D'autres sont évidemment arabes et il serait très intéressant de pouvoir en découvrir ailleurs.

A la lisière de la vallée du Nil, dans la partie désertique, on voit quelques Arabes installés dans de misérables cabanes en briques crues. Ces pauvres gens sont des *hitêm*, c'est-à-dire qu'ils sont assujettis aux tribus nobles.

Pour marquer leurs chameaux, ils ont leur *wasm* particulier dont nous pouvons retrouver les traces le long des wadis du désert.

On ne rencontre plus dans le désert cette catégorie de nomades; ils sont aujourd'hui campés au bord de la verdoyante vallée du Nil sans être ni bédouins, ni paysans. Seul leur *wasm* inscrit sur les rochers des wadis abandonnés prouve qu'ils nomadisaient là autrefois, corroborant ainsi leur tradition orale.

Si l'on interroge les cultivateurs de la région du *rîf* dont nous venons de parler et si on leur demande de quel pays ils sont originaires, ils répondent: « Nous sommes des Arabes, nos ancêtres venaient du désert ». La plupart d'entre eux se réclament de l'Est et plus spécialement du Hedjâz; d'autres ont conservé le souvenir que leurs pères étaient venus de la Tunisie.

Nous remarquons, en effet, dans quelques clans de fellah, l'habitude conservée encore de nos jours de marquer de *wusûm* les chameaux qu'ils possèdent. Or comme nous relevons justement les mêmes *wusûm* sur les rochers du désert, nous en concluons naturellement que la tradition de ces paysans est parfaitement exacte et que leurs ancêtres étaient des bédouins.

L'ethnographie, qui s'efforce de rechercher les origines de la population paysanne de la Haute-Egypte, possède ainsi la preuve que, dans certains districts du sang bédouin circule dans les veines du fellah égyptien. Cette science, qui s'efforce de retrouver les traces de l'émigration des nomades du désert, peut affirmer avec certitude qu'ils se sont fondus dans les terres cultivées. Quel spectacle étonnant offre cette vallée du Nil qui absorbe ainsi des peuples entiers et les transforme complètement, car pour ces paysans d'origine bédouine, le désert est aussi étrange et hostile que pour ceux qui descendent des fellahs d'époque pharaonique.

Mais la vallée du Nil n'a pas tout absorbé. Une partie des *wusûm* que nous découvrons sur les rochers du désert se retrouvent aujourd'hui chez les tribus arabes du Soudan, celles par exemple du Kordofan. Par là, nous apprenons que ces peuplades, en totalité ou au moins en partie, ont traversé les contrées désertiques que nous avons explorées.

Ainsi l'utilité de recueillir tous ces signes s'impose d'une façon évidente. La comparaison de ceux que l'on retrouve 1° sur les rochers du désert, 2° chez les tribus nomades de l'Egypte et des pays voisins, 3° chez les fellahs d'origine bédouine, nous permettra d'établir les itinéraires et les destinées des Arabes envahisseurs. L'expansion des Arabes sur les événements capitaux de l'histoire humaine pourra être élucidée en partie, grâce à ces modestes recherches. Ainsi, dans cette question se rejoignent les intérêts de l'historien et du sociologue.

Avant de terminer, je voudrais exprimer le désir de voir réaliser, par une enquête officielle, le recueil de ces marques de propriété dont je viens de montrer l'importance. On pourrait s'adresser aux fonctionnaires du Gouvernement, spécialement à ceux qui ont des rapports avec les bédouins, et les prier de remplir un simple questionnaire touchant la forme des signes usités, leur nom, leur position sur l'animal, le nom de la tribu ou de la section de tribu qui les emploie. L'excellente étude de H. A. Macmichael (*Brands used by the chief Camel-owing Tribes of Kordofan, Cambridge, 1915*) pourrait très bien servir de modèle pour l'établissement de ce questionnaire.

H. A. WINKLER

A PROPOS DE L'EXPÉDITION MILITAIRE DIRIGÉE EN ÉTHIOPIE PAR P. PETRONIUS SOUS LE RÈGNE D'AUGUSTE

PAR

M. J. LEIBOVITCH

Au cours d'une communication que j'eus l'honneur de faire à l'Institut d'Egypte en date du 3 décembre 1934 [1], j'analysai les divers textes anciens qui mentionnent le nom de *Pathros*, en essayant de démontrer que cette localité pouvait se trouver au delà d'Eléphantine, c'est-à-dire en Nubie. Ces matériaux se répartissent en plusieurs catégories :

1. les textes égyptiens à partir du Nouvel Empire.
2. les textes bibliques et prophétiques.
3. les textes démotiques.
4. les textes araméens d'Eléphantine.

Le nom de *Pathros* existe en égyptien sous la forme : et *pa-ta-rsy* [2]. Dans les listes géographiques, on rencontre la variante : (liste d'Amenhotep III au temple de Solib, voir Lepsius. Denkmäler, XVIII. Dynastie, Abt. III, pl. 88; liste de Seti Ier à Karnak, voir Rossellini. Monum., pl. 61, etc). Nous connaissons à part cela, en égyptien, les pays

(1) *Bulletin de l'Institut d'Egypte*, t. XVII, session 1934-1935.

(2) Les caractères hiéroglyphiques qui figurent dans cet article ont été gracieusement prêtés par l'Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire.

(étrangers) du sud: *ta.w rsj.w.* (G.A. et M. B. Reisner: Inscribed Monuments from Gebel Barkal, dans *Z. Ä. Spr.* 69. Band, 1stes Heft, 1933). On fait probablement allusion au nom *Pathros* dans la Genèse (chap. X. 13.14) quand on parle des פתרסים qui, ensemble avec les נפתחים, sont issus de מצרים. Comme nous le verrons plus loin, Pline parle aussi d'une tribu qu'il appelle les *Pharusii* ou Pharusiens (Hist. Nat., livre V. 8.1 et 8.3). Les prophètes Isaïe, Jérémie et Ezéchiel désignent *Pathros* par ארץ-פתרוס et aussi par פתרוס tout seul. (Isaïe XI.11; Jérémie XLIV. 1; XLIV. 15; Ezéchiel XXIX. 14; XXX. 14). Je me suis servi d'un texte apocryphe pour servir de parallèle aux citations faites par les prophètes (Judith I. 9.10). Ce texte mentionne les confins de l'Ethiopie au lieu de Pathros. En démotique, ce nom s'écrit: *p-t-rs* qui signifie: la terre (le pays) du sud, (d'après le Prof. Dr. N. J. Reich: "The geographical terms Mizraïm and Pathros" dans Journal of the Society of Oriental Research, 1928 p. 43, fol.). Les Assyriens désignaient ce lieu par *Paturisi* (Ranke: Keilschr. Material, p. 31) et les LXX par Παθουρης, Φαθωρης, (d'après le Professeur Reich: Παδουρης, Φαδωρης). Dans les textes araméens d'Eléphantine, le nom de *Pathros* est remplacé par un équivalent: תשטרס aussi: מדינת-תשטרס (voir: papyrus araméen de Strasbourg: Ed. Sachau. Aram. Papyrus u. Ostraka aus einer jüdischen Militär-Kolonie zu Elephantine, 1911, pap. 19, pl. 21 et 22, p. 86-87, etc.) qui n'est autre que le terme égyptien *ta shd.t rs(ï).t* (Spiegelberg: papyrus démotique de Berlin, n°. 3110). J'avais mentionné aussi que le nom *Pathros* s'est conservé en copte sous la forme de ΠΤΟΡΗC (d'après Griffith. Catalogue of the demotic papyri, Rylands Library III, p. 65, note 2), mais M. H. Munier a bien voulu m'informer qu'il n'a jamais rencontré ce terme dans les textes coptes. En dernier lieu, je dois encore mentionner la citation de *Pathros* dans un texte latin de Pline, que je citerai ici textuellement; (Hist. Natur., livre VI, 35.4): "*Intravere autem et eo arma romana divi Augusti temporibus, duce P. Petronio, et ipso equestris ordinis praefecto Aegypti. Is oppida eorum expugnavit, quae sola invenerat, quo dicemus ordine: Pselcin, Primin, Aboccin, Phthurin, Cambusin, Attevan, Stadisin, ubi Nilus praecipitans se, fragore auditum accolis aufert*" — "Les armes romaines y ont aussi pénétré (en Ethiopie) du temps du dieu Auguste, sous la conduite de P. Petronius, appartenant à l'ordre équestre et préfet d'Egypte. Cet officier emporta les seules villes qu'il trouva dans l'ordre suivant: Pselcis, Primis, Aboccis, Phthuris, Cambusis, Attevas, Stadisis où le Nil, se précipitant, enlève par son fracas, l'ouïe aux habitants." Avant de discuter ce passage, mentionnons aussi que Pline parle encore dans quelques passages (Livre V, 8.1 et 8.3; Livre VI. 35.17) d'une peuplade nommée les *Pharusiens*. Ces habitants de l'Ethiopie sont-ils à identifier avec les *Pathrousim* de la Genèse? La transcription de ces deux noms en égyptien donnerait pour le premier: "les habitants du Sud" et pour le second: "les habitants de la terre du Sud". Mais on ne peut pas se prononcer avec certitude sur les Pharusiens; Pline dit que ce sont des anciens Perses qui auraient accompagné Hercule dans son expédition aux Hespérides, et qu'ils atteignent l'Océan. Ces indications sont très vagues, et par conséquent insuffisantes.

D'après tous les matériaux énumérés ci-dessus, il faut conclure qu'il existait dans l'antiquité une suite géographique qu'on pourrait énoncer de la manière suivante: Mitzraïm, Pathros et Coush. Le Prof. Dr. N. J. Reich, donne (dans son article précité) à ces termes, la valeur suivante: "Egypte du Nord, Egypte du Sud, et Ethiopie." Mais il admet lui-même que le terme מצרים répond exactement au terme *tawy* en égyptien, c'est-à-dire: les deux terres, en hébreu les deux מצור. Il a cependant préféré attribuer au terme "*Mitzraïm*" la valeur de "*Basse-Egypte*" en se basant sur le fait que les textes des prophètes mentionnent spécialement des villes de la Basse-Egypte. Or nous avons vu que le prophète Ezéchiel XXX. 14 cite: "*Pathros, Zoan, No, Sîn, Noph, Aven, Pibeseth, Tahpanhes;* parmi ces villes de la Basse-Egypte nous rencontrons le nom de *No* qui n'est autre que נא-אמון c'est-à-dire: "*Thèbes*".

D'autre part, dans un fragment de papyrus publié par E. Sachau (Aram. Pap. 19, pl. 21 et 22, p. 86 - 87) dans lequel il est question de dépenses faites, soit pour l'armée, soit pour des particuliers, on a mentionné: "*Syène, No et Tashtorès*". Nous pouvons en conclure qu'à l'époque de la domination perse les Juifs habitaient tout particulièrement dans la Basse-Egypte, mais

il y en avait aussi à Thèbes et probablement aussi dans d'autres villages de la Haute-Egypte. Mais nous ne pouvons pas, pour cette seule raison, appliquer le nom de *Pathros* à la *Haute-Egypte*. D'ailleurs il est inutile de modifier le sens du terme מצרים qui s'adapte fort bien au sens de certaines expressions égyptiennes, qui étaient d'un usage très courant à toutes les époques de l'antiquité. Ainsi, on disait pour les rois qu'ils étaient les "maîtres des deux terres", les rois de la Haute et de la Basse-Egypte, etc. Les Egyptiens, il est vrai, désignaient quelquefois la Haute-Egypte par "*Ta-ris(ou)*" ou aussi par "*Ta-shmâ(ou)*" par opposition à *Ta-Meh(ou)* qui servait à désigner la Basse-Egypte. Mais le terme: "*Ta-risou*" leur servait aussi à désigner les pays étrangers du sud, à partir de la frontière qui séparait l'Egypte de la Nubie. Quant au terme מצרים, les sémitisants y voient généralement la forme au duel du terme מצור qui signifie généralement mur, fortification (Sayce: "The Ethnology of the Bible" dans: The Bible and the monuments in the Queen's Printers' Aids to student of Bible, p. 64-66). En effet, dans les textes bibliques, nous rencontrons souvent ce terme dans le sens de mur, fortification, enceinte: Ezéchiel IV. 8; Deut. XXVIII. 53, XX. 19, XX. 20; Ezéchiel IV, 2; Micah IV. 14; Habacuc, II. 1; Psaumes XXXI. 22, LX. 11; II. Chron. VIII. 5; II. Rois XXIV. 10. Mais dans d'autres textes bibliques, le même mot semble revêtir un autre caractère: II. Rois XIX, 24; Isaïe XIX, 6, XXXVII. 25; Micah VII, 12. Dans ces passages, il fait allusion à une contrée qui ne peut être que l'Egypte et qui entre dans l'expression: יאורי מצור signifiant: "*les rivières de Matzor*" ou de l'Egypte, probablement. D'ailleurs, un bon nombre de savants tels que Ebers (Aegypten u. die Bücher Mose's, p. 85-90), Brugsch (History of Egypt, I. 18,231, II. 237-383), Birch (Egypt, Introduction, p. 7.), H. Clay Trumbull (Kadesh-Barnea, p. 56-57), etc., ont montré que l'Egypte était appelée chez les Assyriens, (MUZUR), les Perses, et les Arabes actuels (مصر), par des noms se rapportant tous à une forme originale composée de trois lettres: M-Z-R. Cette forme était chez les Hébreux le singulier de מצרים, les deux Egyptes, ce qui est conforme exactement au sens des textes égyptiens (voir: Prof. A. S. Yahuda: Die Sprache des Pentateuch in ihren Beziehungen zum Aegyptischen, p. 25-26). Mais pourquoi a-t-on donné à l'Egypte le nom de fortification?

Aurions-nous peut-être ici une allusion au: *sgaïr*= fortification, enceinte et probablement mur d'enceinte qui viendrait de סגר=fermer, enfermer et qui se trouvait, selon le pap. Anast. V. 19.8 à *Theku*, ou *Thuku*? (voir E. Naville: "The Store-city of Pithom and the Route of the Exodus", p. 6.). Le fait est que nous ne pouvons rien affirmer à ce sujet. D'ailleurs W. Spiegelberg a démontré aussi que MAZOR pourrait avoir des rapports avec le terme égyptien *m.dr* (Recueil de travaux, t. XXI nouvelle série V, p. 39: Ein neuer Vorschlag zur Erklärung von מצרים etc. Dans tous les cas, il reste évident que le nom מצרים s'applique à l'Egypte tout entière, et le nom פתרום devait par conséquent déterminer une région se trouvant entre l'Egypte et *Cush* (l'Ethiopie). Cette région ne pouvait être que la Nubie, ou plus particulièrement une ville de la Nubie, comme nous le verrons d'après le texte de Pline. Ce texte donne au problème un aspect nouveau. Il mentionne une suite de villes dans un ordre déterminé qui est celui de la conquête de Petronius, en déclarant que ce sont des villes de l'Ethiopie. Ces villes sont: *Pselchis*, *Primis*, *Aboccis*, *Phthuris*, *Cambusis*, *Attevas et Stadisis* où le Nil se précipitant, enlève par son fracas l'ouïe aux habitants. Il s'agit évidemment d'une cataracte.

Pselchis a été identifiée avec *Zou qa(t)* des textes du temple de Dakkah en Basse-Nubie (voir: H. Gauthier. Dict. géogr., VI, 125). Ce nom égyptien est un des noms de Pselchis, aujourd'hui Dakkah en Basse-Nubie. On ne peut pas envisager l'hypothèse de Chassinat (Bulletin de l'Institut Franç. d'Arch. Or., III p. 155-159) qui voudrait la placer sur l'île de Bigheh, à la première cataracte, car dans ce cas, Pline aurait sûrement mentionné la cataracte dans son texte, comme il l'a fait pour Stadisis.

Primis a été identifiée avec le *Qasr Ibrim* actuel (voir H. Gauthier: Dict. géogr., II, p. 96, III. 2,11,17 etc.). En égyptien cette ville est connue sous le nom de *Maâm* (etc.), et se distinguait par le culte d'Horus.

Aboccis était une ville de la Basse-Nubie, voisine probablement d'Ipsamboul (H. Gauthier. Dict. Géogr., I, 65). M. Gauthier

suggère l'identification de ce nom avec *âbchek*. Abchek se rencontre aussi dans les inscriptions trouvées à Faras, comme ayant des rapports avec le culte d'Hathor (Griffith. Annals of Arch. and Anthrop. Liverpool VIII, 89, pl. XXIV, 4,6,11).

Pour la ville de *Phthuris*, qui est probablement un équivalent de Pathros, il n'existe aucune indication. On pourrait penser à l'actuelle Faras qui a joué un rôle important dans l'histoire, mais dont le nom a subi des changements fréquents. A en croire les géographes arabes, Faras était au Moyen-Age la capitale de Maris ou Nobatia (voir à ce sujet: Kirwan. Topography of the Christian Nubian Kingdoms, J.E.A. XXI p. 60; cf. Krall. Ein neuer nubischer König, in W.Z.K.M. 14,237, et Beiträge zur Geschichte der Blemyer u. Nubier in Denkschr. Wien. Akad. Wiss., 46.) Griffith rapporte aussi le nom de Pakhorâs ou Bakharas, comme étant une désignation de Faras. (J.E.A., XI, 1925, p. 259). Parmi les titres de prêtres trouvés à Faras, Griffith cite la divinité Amanap à Pezeme, dans laquelle on a voulu reconnaître le nom d'Amenhotep II. Dans les "Meroitic Studies", Griffith dit que ce roi a été l'objet d'un culte très étendu en Nubie, ce qui expliquerait peut-être, dans la liste de Solib attribuée à Amenhotep III, la présence de . On ne connaît pas un équivalent égyptien pour *Faras* qui s'adapterait peut-être aux *pharusiens* de Pline. En transcription on pourrait y reconnaître "le Sud" comme dans "pharusiens", les habitants du Sud. Mais on connaît par contre le nom de deux forteresses qui furent construites à Faras, l'une par Senousret III et l'autre probablement par Toutânkhamon, (voir *sehotp ntrou* dans H. Gauthier: Dict. géogr., V, 44), époque durant laquelle Faras était la résidence du vice-roi de Nubie et le siège de son gouvernorat. Si l'on pouvait prouver que Faras ait conservé son caractère de ville forte jusqu'à l'époque de la domination perse, nous pourrions peut-être avoir des chances de l'identifier avec Pathros ou Tashtorès des textes araméens et démotiques, puisqu'elle se trouvait à l'extrême limite de l'Egypte et surtout parce qu'elle était susceptible de fournir les renforts militaires que lui réclamèrent les habitants de la ville de Yeb.

Le trois villes suivantes du texte de Pline, *Cambusis, Attevas et Stadisis* sont difficiles à établir, mais elles se trouvaient très

probablement entre Faras et la deuxième cataracte où on doit placer *Stadisis*, la dernière ville mentionnée par Pline. L'expédition de Petronius peut donc être reconstituée géographiquement avec des probabilités assez sérieuses; elle avait pour but de soumettre la Basse-Nubie, pays riche en or et autres métaux précieux.

Nous pouvons enfin conclure que פתרוס des textes mentionnés plus haut, n'est sûrement pas la Haute-Egypte, (car comment la Haute-Egypte pouvait-elle être un pays étranger du Sud, conquis par les rois de la XVIII[e] dynastie?); on doit la localiser en Nubie et probablement à Faras. Pathros était peut-être son nom à une période déterminée (domination perse), car, comme nous l'avons vu, Faras peut avoir eu différents noms à des époques successives.

J. LEIBOVITCH

SURVIVANCES EGYPTIENNES

PAR

M. ABBAS BAYOUMI

INSPECTEUR EN CHEF DES ANTIQUITÉS DE LA HAUTE-EGYPTE.

Une recherche méthodique parmi les paysans d'Egypte illustrerait plus abondamment qu'on ne le croit communément la thèse qu'à travers le changement de langue et de religion, bien des pensées et des pratiques de l'ancienne Egypte se sont perpétuées jusqu'à l'Egypte moderne.

Laissant de côté, pour une enquête plus approfondie, des faits que je ne pourrais citer actuellement que de mémoire [1], je veux seulement signaler dans cette note quelques rapprochements incontestables, appuyés sur des textes arabes publiés. Trois d'entre eux sont relatifs à des pratiques médicales.

I

RECHERCHE DE LA FÉCONDITÉ

IBN KAMAL PACHA. *Le retour du vieillard à sa jeunesse* [2], I. partie, ch. 26, recette No. 11, p. 57 :

(صفة) اذا اردت ان تعلم ان المرأة عاقر ام الرجل عقيم فاجعل ماء الرجل وماء المرأة كل واحد على حده ثم اعمد الى اصلين من اصول الخس وهما فى المبقله وصب

---

(1) J'ai vu pratiquer, il y a quelques années, à Assiout, une divination qui suit exactement les prescriptions du Papyrus magique de Londres et de Leide.

(2) Ce livre رجوع الشيخ الى صباه est un traité connu d'érotologie. L'auteur, un certain Ahmed Ibn Soleiman, connu sous le nom d'Ibn Kamal Pacha, a vécu au début de X[e] siècle de l'Hégire. Une notice biographique, à la première page, indique que l'auteur a écrit son livre par ordre du sultan Sélim Khan, c'est-à-

كل واحد منهما على اصل خس وميز كلا من الاصلين الذى صب عليهما ماء الرجل
وماء المرأة ويكون ذلك عند وجود الشمس فاذا كان من الغد فلتنظر الى الاصلين
فايهما وجد قد أخذ فى الفساد دل على ان صاحب ذلك الماء هو العاقر أو العقيم.

Traduction :	*Papyrus magique de Londres et de Leide*, verso, col. V, lign. 4-8, traduction des éditeurs (1):
Si tu veux savoir si la femme est inféconde	Le moyen de savoir si une femme est enceinte.
ou l'homme stérile,	
mets l'eau de l'homme et l'eau de la femme chacune à part;	
puis trouve deux têtes de laitue encore en place dans le potager	
et verse chacune d'elles sur l'une des deux têtes de laitue,	Tu fais que la femme verse son eau sur la même herbe que précédemment (2)
et marque chacune des deux têtes sur lesquelles on a versé l'eau de l'homme et l'eau de la femme;	
ceci doit avoir lieu lors de l'existence du soleil.	le soir.
Le lendemain,	Le matin venu,
tu examineras les deux têtes;	
celle qui se trouve en voie de décomposition	si tu trouve la plante flétrie (?).
montre que le propriétaire de cette eau est inféconde ou stérile.	elle (la femme) ne portera pas;
	si tu la trouves florissante, elle portera.

dire Sélim I. (conquérant de l'Egypte en 922 de l'Hégire ou 1517 de l'ère chrétienne). Trois anecdotes (IIe partie, chap. 22) se passent au Caire, ce qui indique que l'auteur a vécu en Egypte.

L'impression et la vente de ce livre étant prohibées en Egypte par la censure, il est dificile de l'obtenir en librairie; voici son numéro de cote à la Bibliothèque Nationale de Paris (Catalogue imprimé) : Ibn Kamal Pacha s. l. n. d., in-8°, 8° Te 100 217.

(1) Griffith and Thompson, *The Demotic Magical Papyrus of London and Leiden*, Londres, 1904, vol. I, p. 177.

(2) La plante dont il s'agit s'appelle *H'p-'o* (ligne 1) et il est dit que son jus a la vertu d'arrêter l'hémorragie.

Il y a entre ces textes une parenté indéniable.

Notons pourtant une divergence. La recension égyptienne, ici d'ailleurs comme dans les textes analogues (1), n'envisage pas le cas de la stérilité masculine, ce qui tendrait à prouver que les anciens Egyptiens, à la différence des modernes, considéraient la stérilité comme une infirmité exclusivement féminine. Le rédacteur arabe a complété la formule en tenant compte de la possibilité, alors admise, de la stérilité masculine.

Les éditeurs du texte démotique ont rendu, dans leur traduction, le mot [illegible] (*) par "*eau*" et dans leur index par "*urine*" (2). Par ailleurs le mot "*eau*" se dit régulièrement [illegible] en démotique, et [illegible] ne peut en effet être que ⲙⲏ "*urine*", comme l'indique du reste le rédacteur de l'index. Sa réserve dans la traduction provient de la présence de ce mot dans un autre passage du même papyrus (XXI, 22), qu'il rend: "*car c'est elle qui a fait son eau devant le soleil au matin en disant au soleil: Ne sors pas:*" (3) et qu'il interprète comme si la femme contre qui l'on porte cette accusation avait pleuré (= ϯⲣⲙⲏⲓ) au lever du soleil, pour marquer sans doute son dépit et sa douleur. En réalité le rapprochement avec ⲣⲙⲏ ([illegible]) semble pas valable et nous croyons que le mot [illegible] a bien dans ce passage le sens "*d'urine*". Le crime reproché à la femme par le magicien pour exciter la

(1) Wreszinski. *Der grosse medizinische Papyrus des Berliner Museums.* Leipzig, 1909, p. 45-47, Nos 192-199.

(2) Griffith and Thompson, *op. cit.*, vol. III, Indices, p. 34.

(3) Griffith and Thompson, *op. cit.*, vol. I, p. 138-139.

(*) Les caractères hiéroglyphiques qui figurent dans cet article ont été gracieusement prêtés par l'Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire.

vengeance des dieux a quelque chose de moins subtil : elle a uriné devant le soleil levant pour lui marquer son mépris.

La ressemblance assez étroite entre les deux textes qui serait fondée sur l'emploi du mot "eau" est donc le fait d'une traduction. En réalité le texte démotique emploie le mot "*urine*" et le texte arabe, un euphémisme très usuel dans sa langue.

Enfin le nom de plante *H'p-'o*. "le grand Nil", dans lequel les éditeurs du papyrus ont vu "some perhaps juicy plant" (1), correspond à l'arabe خس dont le sens de "*laitue*" est bien connu. Il y a donc toutes chances pour que *H'p-'o* soit un nom mystique de ce légume dont le nom vulgaire était [hieroglyphs], en copte ⲟⲩϥ:ⲱⲃ (2). En fait, si l'explication de M. Keimer (3) est juste, c'est précisément la sécrétion rapide et abondante de sa sève qui a valu, à cette modeste plante montée sur tige, la fortune de servir d'armes parlantes au dieu Min : le "Grand Nil", que les textes décrivent comme le générateur de toutes choses par le principe humide, serait alors une expression emphatique peut-être, mais parfaitement fondée en symbolisme religieux pour désigner le خس de la recension arabe.

On comprend dès lors que le choix de la laitue soit approprié au signe à obtenir : l'"*eau*" de la femme, versé sur le symbole vivant du principe mâle, lui est funeste ou favorable. C'est donc une idée symbolique de la vieille Egypte (celle qui, d'autre part, a inspiré dans les temples la représentation des laitues auprès du dieu Min), qui s'est perpétuée, à travers les usages et vraisemblablement à travers les textes, jusqu'à la compilation moderne d'Ibn Kamal Pacha.

---

(1) Griffith and Thompson, *loc. cit.*, p. 176.

(2) Keimer. *Die Gartenpflanzen im alten Aegypten*, I. Band, Hambourg, 1924, p. 121 - 122.

(3) Keimer, *loc. cit.*, p. 6. *Die Pflanze des Gottes Min*, dans la *Zeitschrift für Aegyptische Sprache*, LIX (1924), p. 140 - 143.

II

AUTRE RECHERCHE DE LA FÉCONDITÉ

Ibn Kamal Pacha. *Loc. cit.* :

او يؤخذ سبع حبات حنطه وسبع حبات شعير وسبع حبات باقلا وتصير فى اناء
خزف وتؤمر المرأة بأراقة بولها على الحب ويترك سبعة ايام وينظر الى ما فيه فان كان
قد نبت دل على ان صاحب البول ليس بعقيم

	Papyrus de Berlin 3038 ; verso II,2-5 (1). Un autre (moyen) de voir si une femme enfantera ou n'enfantera pas.
Traduction :	
Ou bien seront pris sept grains de froment,	Froment.
sept grains d'orge,	Orge.
sept grains de fève.	
Ils seront mis dans une vaisselle de terre cuite	
et ordre sera donné à la femme de verser son urine sur les grains.	La femme arrose alors de son urine tous les jours. De même, dattes ; de même, fruit - *s ' t*, en deux sacs.
La vaisselle sera abandonnée pendant sept jours,	
puis on regardera le contenu :	
s'il a germé,	S'ils germent tous,
il montrera que la propriétaire de l'urine n'est pas stérile.	elle enfantera.
	Si c'est le blé qui germe, ce sera un mâle.
	Si c'est l'orge, ce sera une femelle.
	S'ils ne germent pas, elle n'enfantera pas.

---

(1) Wreszinski. *Der grosse medizinische Papyrus des Berliner Museums*, p. 47, No. 199.

Le texte égyptien entre dans plus de détails que le texte arabe, bien qu'il ne spécifie pas la durée pendant laquelle la patiente devra se livrer à son opération de " tous les jours ", ni le nombre de grains nécessaire.

En outre, il y a une différence dans le nombre des plantes qu'il faut arroser. Le texte égyptien en nomme quatre, mais en fait elles se réduisent à deux, pour la simple raison que lorsqu'il parle de la germination, il ne prend en considération que le froment et l'orge. Le nom des deux autres plantes est précédé du mot [illegible] " comme, de même, également ", ce qui indique qu'on peut les employer de la même manière, pour remplacer le blé ou l'orge, mais non pas en même temps qu'eux.

Dans cette recette mise sous le même titre que la précédente, le texte arabe emploie explicitement le mot " urine ".

III

RECETTE ÉPILATOIRE

DJELAL EL-DIN ESSAYOUTI (1). *Le livre de la pitié dans la médecine et la sagesse, chap. X, recette I;*

تأخذ وزغه وتقليها فى الزيت وتطعمها لمن تريد نسل شعره

Traduction:	*Papyrus Ebers, LXVII, 3* (2). Autre (recette) pour faire tomber les cheveux.
Tu prends une *wazaga* (lézard)	Reptile - *'n'r.t*
et tu la fais frire dans l'huile	cuit, grillé dans l'huile d'olive.
et tu la fais manger à celui de qui tu veux faire épiler les cheveux.	Mettre sur la tête de la femme haïe.

(1) Djelal El-Din Essayouti, le plus célèbre des encyclopédistes arabes, qui est né à Assiout (en 849 de l'Hégire) et mort au Caire (en 911), a écrit environ trois cents livres. Sa connaissance était universelle. On lui attribue le livre que nous avons cité et dont le titre en arabe est كتب الرحمة فى الطب والحكمة

(2) WRESZINSKI, *Der Papyrus Ebers*. I. Teil. Umschrift. Leipzig 1913, p. 125 No. 199.

A part la mode d'application du remède, les formules sont identiques: il se pourrait donc qu'il faille considérer la *'n'r.t* comme un saurien et l'identifier à la *wazaga*.

Du reste on prétend encore à Assiout que pour faire blanchir les poils de la barbe il faut les enduire d'un cosmétique composé d'un saurien (lézard ou gecko au choix) frit dans l'huile et réduit en bouillie. Sans doute cette mixture millénaire est censée faire dépérir les poils par empoisonnement puisque, pour savoir si quelqu'un est mort du poison, il suffit, dit-on, de lui arracher quelques cheveux : si les poils viennent facilement, l'empoisonnement est hors de doute.

Cette recette est bien égyptienne, puisque l'auteur du *Livre des simples* ne cite rien de semblable sous le vocable افعى *af'a*. De plus le papyrus médical copte publié par M. Chassinat (1) donne au No. XCVIII (p. 211) une recette qui semble fournir l'intermédiaire, sinon au point de vue de la forme du moins au point de vue de l'idée, entre la recette égyptienne et la recette arabe ; " La peau d'un serpent que tu auras laissée pourrir, emploie - la pour les yeux dont les paupières ne doivent plus produire de cils ".

Comme les précédentes, cette recette utilise un reptile et, comme elles, elle est destinée à détruire des cheveux existants et non à empêcher de repousser ceux qui ont été coupés. En quoi elle diffère essentiellement des autres recettes coptes (2) destinées à guérir la trichiasis, et pour lesquelles la suppression préalable des cheveux est de toute nécessité.

(1) CHASSINAT, *Un papyrus médical copte (Mémoires publiés par les Membres de l'Institut Français d'Archéologie orientale du Caire*, tome XXII) Le Caire 1921, p. 211.

(2) CHASSINAT. *op. cit.*, No. C. p. 215 - 216 ; No. CC. p. 299 ; No. XCIX p. 212).

IV

LE SERPENT APOPHIS

IBN AYAS [1], *Les merveilles des fleurs dans les événements des siècles*, chap. I, raconte l'histoire d'un certain Hamed qui voulut connaître les sources du Nil. Un saint homme, appelé Khidr, lui donna les renseignements suivants destinés à lui faciliter le voyage :

ستمر عليك حية ترى آخرها ولا ترى اولها فلا يهولنك امرها فهى دابة معادية للشمس اذا طلعت الشمس هوت اليها لتلتقمها فاركب على ظهرها فانها تصل بك الى جانب البحر الزفتى

" Une hydre va passer vers toi : tu verras sa fin, mais tu ne verras pas son commencement. Ne sois pas étonné de son action, car c'est une bête ennemie du soleil ; lorsque le soleil se lève, elle se jette sur lui pour l'avaler. Monte sur son dos, car elle arrivera avec toi de l'autre côté de la mer de bitume".

Hamed suivit le conseil et à son retour :

ركب على تلك الحية لما هوت الى الشمس عند الغروب لتلتقمها فقذفت به الى جانب البحر الزفتى الى المكان الذى ذهبت منه

" Il monta sur cette hydre lorsqu'elle se jeta sur le soleil au moment du coucher pour l'avaler. Elle le jeta de l'autre côté de la mer de bitume au point d'où elle était partie ".

L'hydre du Nil qui s'élance deux fois par jour pour avaler le soleil ressemble étrangement au serpent Apophis, l'ennemi de Ré. Il semble difficile que cette similitude soit fortuite et j'inclinerais fort à voir dans ce trait du conteur arabe un souvenir des vieilles légendes égyptiennes, attardé dans la mémoire populaire.

(1) Ahmed Ibn Mohamad Ibn Ayas (ou Iyas), historien qui ne mérite ce nom que par indulgence. On connaît de lui une histoire d'Egypte (éditée à Boulaq en 1890-1891) et un livre intitulé نشق الازهار فى عجائب الامصار "*Odeur des fleurs dans les merveilles de l'univers*". Quelques extraits en sont publiés par Langlès dans les "*Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale*", t. III, 1re partie, Paris, 1807. Le livre que nous citons a paru au Caire sous le titre : بدائع الزهور فى وقائع الدهور

Ce dernier rapprochement s'explique aisément par une tradition orale, mais une telle explication est insuffisante pour rendre compte de la concordance étroite entre les recettes égyptiennes et arabes citées plus haut. Qu'à la rigueur la similitude des recettes épilatoires dans les deux recensions soit due à la persistance d'une pratique en usage depuis un temps immémorial, c'est possible. Mais dans le cas des recherches de la fécondité (Nos. I et II) il y a certainement un lien plus étroit.

La recette No. I porte en effet la trace d'un remaniement effectué sur un texte écrit. On a signalé plus haut l'évolution qui semble s'être faite dans les idées sur l'attribution de la stérilité, réservée d'abord à la femme, puis étendue à l'homme : or dans la version arabe, tandis qu'au cours de la recette où elle paraphrase, plutôt qu'elle ne traduit, la recension égyptienne, l'eau de l'homme est nommée comme il est naturel avant l'eau de la femme, le début qui calque le titre égyptien donne la première place à la femme. La mention de la stérilité de l'homme ne vient qu'en second lieu et présente, dans ces circonstances, un caractère très net d'interpolation textuelle.

Il faut donc conclure, au moins pour les deux premières recettes, à une véritable dépendance littéraire, et par voie de corollaire, à l'existence d'une version copte de textes médicaux égyptiens qui aura servi d'intermédiaire.

ABBAS BAYOUMI

SOME UNPUBLISHED EGYPTIAN MAPS OF HARRAR.

BY

MUSTAFA AMER.

EGYPTIAN UNIVERSITY, CAIRO.

Of all the work done in the field of geographical research in East Africa, none seems to be less known to European students of the history of exploration than the part played by Egypt during the seventies and early eighties of the last century. The records that have been left to us are not by any means meagre; they establish beyond doubt the priority of the Egyptian explorers in opening up the interior of Somaliland, and in making valuable acquisitions to geographical knowledge. With the control of the port of Zeila (1875), it was possible for Egypt to enter into close relations with the populations of the interior, to achieve the conquest of Harrar, and to open up the old trade routes to commerce. This move brought Egypt into close contact with South-East Abyssinia, in the some monner as the Egyptian base at Massouah had brought her into touch with the North-Eastern part of that country. In the meantime, Egyptian influence had been slowly extending southwards, until it finally meant the control of the whole Somali coast as far south as the port of Kismayou and the river Djuba. In all these expeditions scientific investigations went hand in hand with military operations and with peaceful penetration; and the geographical section of the General Staff of the Egyptian army was untiring in its efforts both to make a name for Egypt in the world of science and to help civilisation to find new fields for expansion. The efforts of those intrepid and adventurous young officers were not limited to East Africa, but spread to a much bigger area including the vast country of the Sudan and the hitherto un-

known region of the Upper Nile. Records of some of that valuable pioneer work have survived in the form of reports, journals and maps which have not all been published; and an account of the geographical work achieved by Egypt during the 19th century was published in 1890 by the Société Khédiviale de Géographie du Caire (1). Though concise and far from being a critical study, the publication is useful in so far as it throws light on the various efforts made in both the topographical and cartographical fields, and in placing before our eyes a picture of the work done in the lands explored and surveyed.

As we are only concerned here with Somaliland, it will be sufficient to refer to the serious geographical studies of Lieutenant-Colonel Mohamed Mokhtar and Major Abdalla Fawzi in Harrar and the Somali coast, in order to judge the quality of the scientific work which was being carried on at the time and which was suddenly interrupted as a result of political events in Egypt in 1882 (2). Of the achievements of the Egyptian explorers, European writers seem to know little or in deed nothing, and that in spite of the fact that some of the material was published at the time both in Arabic and in French. They are all silent about it, or maybe that they deliberately ignore it. Two writers, however, must be mentioned as exceptions. In the first place there is Dr. P. Paulitschke, who visited Harrar immediately after its evacuation by Egypt and who had a good word to say about the Egyptian administration of that country and the importance of the geographical work accomplished by the Egyptian officers and especially by Mokhtar (3); in the second place, we have the Italian L. Robecchi Bricchetti, whose visit to Harrar was still later, but who also knew and valued the work of Mokthar and his colleagues (4). The Egyptian officers have left us, in addition to their notes, reports and journals, a

(1) F. Bonola Bey: *L'Egypte et la Géographie*, Le Caire 1890.

(2) See their articles in the *Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie du Caire*, (in French), and in the *Bulletin de l'Etat-major général de l'Armée Egyptienne* (in Arabic).

(3) P. Paulitschke: *Le Harrar sous l'Administration Egyptienne* (1875-1885), *Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie*, Le Caire 1887, No. 10, pp. 575-591; also *Petermanns Mitteilungen*, 33 Band, 1887, pp. 327-328.

(4) L. Robecchi Bricchetti: *Nell'Harrar*, Milan 1896, pp. 28 and 114

very valuable series of maps, some of which are still preserved, and are, beyond all doubt, not only the first of their kind, but, indeed, real contributions to cartographical knowledge. The exploration of the region between Massouah and the Abyssinian plateau (1), and the military operations against Abyssinia have yielded a good deal of useful knowledge including a number of sketches, drawings and maps. In this connection we may only mention Mohamed Ezzat's "Itinerary to Lake Aussa" (1875) (2), the work of Dia, Kazmi and Magdi on the Abyssinian borders in 1875 (3), and the "Map of military reconnaissance on the northern borders of Abyssinia" made by six Egyptian officers (1880 - 1881), at the time when Rashid Pasha was in charge of the command of the frontier districts (4). Other important works include a "Map of Zeila and environs" by Mokhtar and Fawzi (1875) (5), a "Map of Berbera and environs" by Abdel Razek, Nazmi and others (6), Mokhtar's maps of Cape Guardafui, scale 1 : 40.000 (1880), Wadi Tohaine, and the regions of Hund and Benna (7), and, lastly, the tracing of the course of the river Djuba and the correction of the map of the Somali coast carried out by Hassan Wassif, Abdel-Razek, and Siddik, all of whom were attached to the expedition led by MacKillop Pasha and Long Bey (1875 - 1876) (8). The officers of the geographical section of the general staff also combined in produciug two general maps of Egypt and its dependencies. The first map, drawn to a scale of 1 : 100,000, figured amongst the exhibits of

(1) I. H. Mitchell: *My seizure in Abyssinia*, Cairo, État-Major (1878).

(2) Dor Bey: *Werner Munzinger Pacha*, *Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie du Caire* (1876), Série 1, No. 1, pp. 124-127. Bonola: Op. cit., p. 61.

(3) *Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie du Caire* (1876), Série I, No. 8, p. 38, and Nos. 9 and 10, pp. 43-76.

(4) Bonola: *Op. cit.* p. 74. The map is in Arabic and contains three sheets. It was printed at the Imprimerie Nationale (Cairo).

(5) *Bulletin de l'État-Major général de l'Armée Egyptienne.* Third year, Vol. I, Part 1, Cairo 1876, pp. 29-35 (in Arabic).

(6) *Bulletin de la Société Khédiviale de Géograghie*, Sér. II, No. 7, p. 349.

(7) *Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie*, Sér. I, No. 8, pp. 29-42, and Nos. 9-10. Le Caire: 1881. Bonola: Op. Cit., p. 72.

(8) Bonola: *Op. cit.*, pp. 65-66; M. Sabry: *L'Empire Egyptien* sous Ismaïl... etc, Paris 1933, pp. 397-398.

Egypt in the International Geographical Exhibition held at Venice in September, 1881 (1); and the second (scale 1 : 1,000,000) contained all the information gathered during eighteen years of conquests, explorations and studies, but was unfortunately lost when Khartoum fell in the hands of the enemy (2). Another product of the combined efforts of the officers of that same section is the "Carte Générale de l'Afrique ..... d'après les explorations Egyptiennes et les meilleures autorités géographiques : Le Caire, 1877 (scale 1 : 6,000,001)". This splendid map is full of detail and compares very favourably with similar maps published in Europe about the same time. The original is to be found in Abdine Palace, and its reproduction at one half of its original size has been executed by order of His Majesty the late King Fouad I by the Survey of Egypt. The first edition issued in 1930 was greatly improved upon by another one published in 1934 (3).

Turning from Somaliland in general to the province of Harrar in particular, one finds that although Harrar was visited as early as 1854—55 by R. F. Burton, the scientific results gleaned were very meagre, partly because of the circumstances under which Burton undertook his journey, and which made his stay limited to ten days, and partly because he "found it impossible to use any instruments except a pocket compass, a watch, and a portable thermometer more remarkable for convenience than correctness" (4). The book contains, besides a plan of Berbera, a sketch map showing Burton's route to Harrar which is of little geographical value, although the position he gives for the town of Harrar is nearer the truth than that suggested by W. C. Harris and his colleagues who formed the expedition to Shoa (5), or by C. J. Cruttenden (6). For a long time, the difficulties in

(1) *Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie*, Le Caire 1882, Sér. II, No. 1, pp. 1-21.

(2) Bonola : *Op. cit.*, p. 75.

(3) Copies exist in the Royal Geographical Society of Egypt, and in the Geography Department of the Egyptian University, Cairo.

(4) R. F. Burton : *First footsteps in East Africa*, London 1856, p. XXVI.

(5) W. C. Harris : *Highlands of Aethiopia*, 3 vols., London 1844 (see map in Vol. I) ; W. C. Barker, *J.R.G.S.*, Vol. XII, 1842, pp. 238-244.

(6) C. J. Cruttenden : *J.R.G.S.*, Vol. XIX, 1849, pp. 49-76 ; also *J.R.G.S.*, Vol. XVIII, 1848, pp. 136-139 (See map).

obtaining any information of the interior, and the jealousy and fanaticism of the people were such that our knowledge was mostly based on hearsay and not on scientific investigation. For twenty years after Burton's visit no attempt was made to open up the country until the appearance of the Egyptians in 1875 made possible the undertaking of several journeys into the interior. A mass of information gradually accumulated, itineraries were collected, and maps could, for the first time, be made for a wholly unknown region. Under the clever and able leadership of Mokhtar, the Egyptian officers could boast of being the first to lift Harrar out of the mythical position it had for a long time occupied and out of the geographical obscurity in which it had lain for centuries. Being in control of the country, they enjoyed advantages which other explorers did not enjoy ; and they made good scientific use of those advantages as evidenced by the immense geographical material they left behind. In 1876, Mokhtar and Fawzi published in Arabic the first correct map of Harrar and the surrounding country. It appeared in the Bulletin de l'Etat-Major général in which also appeared a long article by Fawzi on the results of exploration work accomplished by the Egyptians in the territories of the Issa, Galla and the Harrari people (1). The map (2) is excellent for the accurate information it contains concerning the important stations and towns, trade routes, tribal territories and the general topographical features of the country. The position of Harrar is given as 9° 22′ 48″ N. lat., and 42° 20′ 15″ E. long. (3), being a few minutes to the North and to the East of the present estimate, and differing a little from the position given to it by Raouf Pasha in his report on the town of Harrar and its surroundings (4). Raouf's estimate of 9° 20′ N. Lat., and 42° 17′ E. long. is exactly the

(1) *Bulletin de l'Etat-Major général ;* Third year, Vol. I, Part 5, Cairo 1877, pp. 385-400; and Part 6, pp. 462-479 (in Arabic).

(2) In this map the longitude of Paris is taken as 0°.

(3) A. Fawzi : *An account of exploration work in the Issa and Galla territories and in Harrar. Bull. de l'Etat-Major général ;* Third year (1877), Vol. I, Part 5, p. 392. M. Mokhtar : Notes sur le Pays de Harrar. *Bull. Soc. Khéd. Géog.* Le Caire 1877, Sér. 1, No. 4, p. 361.

(4) Raouf Pacha : Report concerning the town of Harrar and the surrounding country. *Bulletin de l'Etat-Major général* (1876) ; Third year, Vol, I, Part I, p. 44.

same as that of Burton; but why should the report of the Commander-in-Chief of the expedition to Harrar differ in this respect from the journals and maps of the officers of his general staff is something which remains difficult to understand.

Another important piece of cartographical work achieved by Mokhtar and Fawzi in the early years of the Egyptian occupation is the accomplishment of the first plan of the town of Harrar (1876), showing the town walls, gates and forts and various other topographical details, together with a section running across the town in a direction which is nearly North-South (¹). The plan, which is drawn to a scale of 1: 4000 is really first-class work, and, compared with what has been achieved later, is excellent both for its detail and its accuracy. Finally, mention may be made here of an Arabic map of Somaliland by Fawzi, which is known to have been exhibited in the International Geographical Meeting in Venice in 1881 (²), but which, like many others, is either lost or deposited somewhere and eventually forgotten.

We may now proceed to study the last cartographical achievements of the Egyptian officers in Harrar, which are in some respects a real advance on the work previously done by Mokhtar, Fawzi and others. Near the end of the year 1881, a new survey of Harrar and its dependencies, more ambitious and more detailed than all that had ever been attempted before, was undertaken by Lieutenant-Colonel Ahmed Waadi and First-Lieutenant Abdel-Kerim Ezzat. By that time Egypt had brought under its sway several important tribes which had not before offered their submission, and with the ever-widening political horizon, the chances for exploration work immensely increased. Therefore, the new maps contained, as would naturally be expected, more information than their predecessors, and, indeed, more than many of their successors, which were executed under most difficult conditions at the time when Harrar came, as a result of the Egyptian

(¹) M. Mokhtar and A. Fawzi: Plan de la ville de Harrar (1876). Imprim. de l'Etat-Major, général, Le Caire 1877; *Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie*, Le Caire, 1877, Sér. I, No. 4.

(²) *Bull. Soc. Khéd. Géog.* Le Caire, 1882, Sér. II, No 1, pp. 1-21.

evacuation (1884-5), once more under the rule of its backward Emirs, and later (1887) under the control of Abyssinia. Within two years the work of Waadi and Ezzat was complete, and the splendid results can be seen in the three large scale maps, photographs of which, very much reduced in size, are presented with this paper. The maps were referred to by Bonola Bey as having been made by the officers of Nadi Pasha, one of the governors of Harrar; but no mention was made of the names of those officiers, who consequently remained in obscurity and might have for ever passed into oblivion. His allusion to the maps, to which he devotes a few lines, and his very description of them as « Carte des Environs du Harrar, en Arabe, 3 feuilles », show that they were neither properly examined nor carefully studied (¹). We owe Bonola Bey, however, a deep gratitude; for, thanks to him, we knew that they had been deposited in the Royal Geographical Society of Egypt, where, for nearly half a century, they remained in safety, without being lost to science like many others. Paulitschke evidently knew the maps, and must have seen at least one of them; for he eulogises the cartographic work accomplished by the Egyptian officers in Harrar, and praises the efforts not only of Mokhtar and Fawzi, but also of Ezzat (²).

The three maps in question, though different in scale, in detail, and in the extent of the territory which each of them covers, nevertheless complement one another. The first represents all the region between Zeila and the Red Sea littoral on the one hand and the country of Shoa on the other; the second shows just the province of Harrar and its dependencies, and being of a larger scale, gives a multitude of detail altogether new and original; and the third is no more than a new plan for the town of Harrar and its environs after the changes it had undergone since the early days of the Egyptian occupation. All the maps are in Arabic and are water-coloured; they are of very large dimensions.

(¹) Bonola: *Op. cit.*, p. 61.

(²) Paulitschke: *Op. Cit.*, pp. 575-591.

The most important features or each map may now be concisely pointed out:-

MAP I.

"An exploratory map of the governorate of Harrar and its dependencies (Harrar, 1299 after the Hegira); scale: 9.5 millimetres representiug one hour's march". The map includes a section of the route between Zeila and Harrar, as well as a table showing the provinces of Harrar, their divisions and the number of villages in each province. Both the magnetic north and the true north are shown, the former being 3º W. The map has a length of 1.27 metres and a width of a little over one metre; the photograph, therefore, shows it very much reduced. On the basis of various distances given by Mokhtar in his writings, and of comparison with other maps, the scale has been calculated to be 1: 500,000, which is large enough to allow a good deal of detail to appear in the map, both concerning surface features as well as routes and stations and tribal boundaries. Three routes are shown leading from Zeila to Harrar; the principal route, via Hambos, Ahmed Shebil, Dallaimalli, Grasli, and Gildessa, being the route par excellence between the coast and the interior, and as such is well suveyed and well described. It is shown in a thick red line as are the rest of the routes followed and surveyed by the Egyptian expeditionary forces; these routes radiate from the town of Harrar to all points of the compass, going as far as Challanko in the West, Bubassah in the South, and the country of the Gerri in the East. The route from the coast to the country of the Gadiboursi had been previously explored and described by Mokhtar (¹); and the route from Berbera to Agi-Ogsy and Harrar also figures in the map. The latitudes and longitudes of Berbera, Zeila, Tajura and Harrar and many other places have been checked and have been found to be as accurate as can be. The position of Harrar in particular, calculated to be 9º 18' N. lat. and 42º 4' E. long., is no doubt an improvement on the older estimates of Mokhtar and Fawzi, and tallies well with later estimates as, for example, those given by the British War

(¹) M. Mokhtar : *Une reconnaissance au Pays des Gadiboursis; Bulletin Soc. Khéd. Géog.*, Le Caire 1880, Sér. 1. No. 7, pp. 5-17.

Office maps. It is curious, however, to find that authors and explorers differ till this very day about the position of the town. The few examples mentioned below suffice to show this fact very clearly.

	Harrar	
	Lat.	Long. (E. of Gr.)
P. Paulitschke (1888)	9º 23' N.	42º 24' E.
J. Borelli (1890)	9º 19' N.	41º 35' E.
J. Duchesne-Fournet (1902) . .	9º 25' N.	42º 02' E.
J. Bartholomew (1917).	8º 45' N.	42º 36' E.
British War Office (1927) . . .	9º 19' N.	42º 8' E.

Although several maps have been made at later dates, the map of Waadi and Ezzat will always remain the best for the greater part of the region between the territories of Shoa and the Issa on the one hand, and those of the Danakil and Ogadine on the other. The more carefully it is examined the greater its value appears.

MAP II.

"An exploratory map of the territories under the control of the governorate of Harrar (Harrar, 1300 after the Hegira), scale: 19 mms. representing one hour's march". This is a very detailed map of the region of Harrar, the scale of which has been calculated to be 1: 250,000, or double that of Map I. The dimensions of the original map, which also shows the cardinal points and the magnetic north, are 1.74 x 1.10 metres. The photograph shows it very much reduced. It shows such a wealth of detail as no other map of Harrar, whether old or new, possesses, and it will therefore always remain the best reference for the students of the geography of Western Somaliland. The routes surveyed are clearly shown, and a good deal of detail as could not be inserted in the previous map is here conspicuous, as, for example, woods, hot springs, small streams, lakes etc.; in addition the student will find

the map helpful in the study of the distribution of the tribes, their location and their boundaries. One knows of no other map which can compare with it either in earlier or later times. Its scientific value is indeed great, and as a cartographical piece of work it will remain unique.

Map III.

"Plan of the town of Harrar and its environs (1300 after the Hegira); scale 1: 2,000". The dimensions of the original map are 1.95 x 1.16 metres. The cardinal points are shown as well as the magnetic north. The town is shown in red, the hills surrounding it are shaded and the peaks have a light green colour. All the roads and principal sites are seen; and the walls with their gates and forts as well as the routes converging on the town and the streams feeding it are quite conspicuous. No better plan could have been made for Harrar. It surpasses in its detail and in its neatness the plan made a few years before by Mokhtar and Fawzi. Many changes have naturally taken place since the first plan was made; these can be clearly observed; amongst them may be mentioned the newly built fortress north of the town, and many new constructions serving the purpose of stores, barracks and forts. The main features of the two plans, however, are almost identical. It is almost sure that no other plan for the town of Harrar was made after the Egyptian evacuation, and that no surveying of the town and its surroundings was ever attempted. The plans of Harrar which were published later both by Paulitschke (1) and Bricchetti (2) are too small and too sketchy to deserve anything but a passing remark. That of Paulitschke has a scale of 1: 16,000; it corresponds closely to the plan of Mokhtar, which Paulitschke knew very well, and which most probably served as a basis for his work. Bricchetti's plan is also very small and has no scale attached to it; it lacks in detail, but is in its general features more up-to-date than that of his fellow explorer. This enhances the value of the work accomplished by Waadi and Ezzat.

(1) P. Paulitschke: *Harar Forschungsreise nach den Somal-und Galla-Ländern ost-Afrikas*, Leipzig 1888 (see Map).

(2) L. Robecchi Bricchetti: *Op. cit.* p. 123.

The part played by Egypt in the field of geographical exploration in Somaliland and East Africa which the above pages have tried to throw light upon, can no longer be ignored. It is a record which many nations would boast of, well earned by nine years of silent toil by Egyptian colonial officials in the well-known Horn of Africa.

N.B.—For the benefit of those who have no knowledge of the arabic language, it has been found neccessary to make copies of the maps in English, where most of the important information can be found. These maps are marked Ia, IIa, and IIIa.

L'ITINERAIRE DE LA MER ROUGE ET DU GOLFE ARABIQUE DE DOM JOAM DE CASTRO OU LE BOMBARDEMENT DE SUEZ PAR LES PORTUGAIS EN 1541

TRADUIT DU LATIN PAR A. KAMMERER

AVERTISSEMENT

Un ouvrage que j'ai fait paraître au début de cette année a mis à la disposition de ceux qu'intéressent l'histoire et la géographie de la mer Rouge, un beau manuscrit en portugais du XVI[e] siècle appartenant au British Museum (¹). C'est un rapport de mer ou *routier*, dans lequel un des plus grands capitaines portugais, le meilleur amiral peut-être et le plus savant de ceux qui se sont illustrés au cours des grandes découvertes, D. Joam de Castro, a consigné le récit d'une expédition navale de 60 navires de guerre, sous les ordres d'un fils du grand Vasco de GAMA, menée du Sud au Nord dans la mer Rouge, en 1541 contre les Turcs et leur arsenal de Suez. Cette campagne avait pour but principal de confisquer leur monopole du commerce des épices dont l'emporium était à Alexandrie, et pour but secondaire de les punir d'une campagne qu'avait conduite sur la mer contre leur citadelle de Diu aux Indes en 1538, le capitan Soliman Pacha. Ce rapport est d'un intérêt véritable pour l'Egypte.

(¹) A. Kammerer. *Le Routier de D. Joam de Castro, l'exploration de la mer Rouge par les Portugais en 1541*, traduit du portugais d'après le manuscrit du British Museum, avec une introduction historique et des notes critiques de géographie. Orné de 21 planches et 4 figures reproduisant les dessins originaux de l'Amiral de Castro, Paris. Geuthner, 1936.

Toutes les références à cet ouvrage sont indiquées sous la rubrique *Routier*.

L'expédition portugaise a littéralement découvert et décrit pour la première fois jusqu'à Suez les côtes occidentales de la mer Rouge depuis le Bab el-Mandeb jusqu'au Djebel Ataka. Elle en a occupé et canonné les ports: Massaouah, Suakim, Dahlac, Kosseïr, Tor et Suez. L'Amiral a laissé de tous ces ports et des principales rades des plans hydrographiques admirables qui sont reproduits dans mon ouvrage précité.

A Massaouah cette flotte débarqua 500 hommes qui, par les mêmes routes suivies en 1935-36 par l'armée italienne, pénétrèrent au cœur de l'Abyssinie à l'appel d'un négus pour en chasser les envahisseurs musulmans, les hordes du fondateur d'un empire éphémère dont le siège était à Zeyla, non loin de Djibouti. Cette expédition, que ne raconte pas l'amiral de Castro, réussit pleinement. Mais Suez fut bombardée, sans que les Portugais réussissent d'ailleurs à détruire dans son repaire la flotte ottomane.

L'amiral de Castro, né vers 1500, n'était en 1541 que le commandant d'un des navires de l'armada portugaise. Il devait mourir vice-roi des Indes. Grâce à sa formation scientifique, il nous a laissé un compte-rendu extraordinairement documenté de la reconnaissance géographique de la mer Rouge. C'est le premier livre à base d'observation scientifique, racontant une exploration *avec relevés* dans la mer Rouge par un Occidental. Son récit existe sous deux formes différentes: d'une part un manuscrit portugais appelé le *Roteiro* (routier), d'autre part un mémoire en latin connu sous le nom d'*Itinerarium Maris Rubri*. Ce dernier avait été imprimé, sans qu'on sache dans quelles conditions et d'après quel manuscrit disparu, dans une collection hollandaise factice et même hétéroclite parue en 1738 sous le nom du célèbre juriste Antonin MATTHAEUS, à la Haye en 1736 [1].

Le *Roteiro*, en portugais qui est le manuscrit lui-même, fut composé au Portugal en 1543, au cours d'un long séjour qu'y fit le navigateur après son exploration de la mer Rouge. On en avait perdu la trace lorsqu'il fut retrouvé par un érudit portugais, le Dr. Ant. NUNEZ de CARVALHO, qui s'empressa

(1) Ant. Matthaeus. *Veteris Aevi Analecta* La Haye 1738, t. II, pp. 215-254

d'en publier le texte sous un titre signifiant *Routier de D. Joam de Castro, du voyage que firent les Portugais à la mer Rouge en 1541.* Ce texte est suivi du texte latin de l'*Itinerarium* pris dans la collection de Matthaeus. Mais Nunez de Carvalho n'a pas fait œuvre d'historien ni de géographe. Il n'a éclairé ses textes ni d'explications ni de critiques. Quant à l'origine du manuscrit portugais du British Museum, on admet que ce document fut saisi en mer par un corsaire anglais sur un navire portugais et acheté par Sir Walter RALEIGH de chez qui il passa dans la collection COTTON, aujourd'hui incorporée à la célèbre bibliothèque du Musée britannique.

C'est la traduction du texte portugais que j'ai publiée dans mon ouvrage précité, avec une introduction historique et des notes géographiques détaillées nécessaires à l'identification des lieux cités par l'amiral, ainsi que la reproduction des remarquables cartes et plans qui accompagnaient ce texte. Mais j'avais laissé pour l'instant de côté, le texte latin. Cet *Itinerarium* est une remarquable réduction du *Roteiro* obtenue par la suppression de tous les renseignements techniques, tels que les manœuvres nautiques, routes suivies, vents, marées, opérations astronomiques servant aux relevés etc.... En d'autres termes, l'auteur a éliminé de l'*Itinerarium* toutes les longueurs du *Roteiro* sans rien supprimer de ce qui renseigne sur les ports, leur valeur commerciale ou les identifications des lieux d'après les noms qu'on trouve chez les auteurs anciens, comme le géographe Ptolémée.

Il m'a paru intéressant de publier maintenant dans une revue égyptienne la traduction de ce texte latin, qui même depuis que les érudits trouvent à leur disposition une traduction du difficile texte portugais plus complet, garde son prix au point de vue de la géographie historique de côtes égyptiennes.

De qui est cet *Itinerarium* ?

Faisant partie d'une collection, on pourrait penser que l'auteur du résumé est Ant. MATTHAEUS, le compilateur de *Veteris Aevi Analecta*. Cette hypothèse se heurte au fait que le texte latin comporte deux lacunes, l'une de 29 jours entre le 10 et le 30 mars 1541, l'autre de 31 jours entre le 21 Avril et le 22 Mai de la même année. Ces lacunes n'existent pas dans les deux

textes portugais retrouvés jusqu'ici du Roteiro (1). Elles ne s'expliqueraient donc pas si le résumé avait été fait après coup sur les textes portugais connus. Il faut en conclure que nous sommes en présence d'un original et que cet original est de la main même de J. de Castro, que nous savons avoir été bon latiniste. Cela est prouvé par le fait que, sur les cartes, les légendes sont rédigées en latin et qu'on y retrouve les propres termes techniques employés dans l'*Itinerarium.* Dans mon opinion, l'amiral, après avoir achevé à Lisbonne la mise au net de son journal de bord, se rendant compte des longueurs techniques du travail qu'il destinait aux navigateurs et voulant mettre ce dernier à la portée de lecteurs qui ne seraient ni de Portugais ni des marins, en a fait l'*Itinerarium*, accessible à un public international. Comment ce résumé dont le manuscrit est perdu, est-il arrivé à porter des lacunes, c'est ce que nous ignorerons probablement toujours (2).

Toutes les explications nautiques ou historiques utiles se trouvent dans mon *Routier*. Je n'y reviendrai pas, me bornant quant à l'*Itinerarium* à de courtes notes explicatives et priant le lecteur pour tout le reste de bien vouloir se référer à ce *Routier*.

A. KAMMERER

Tokio, le 1er Octobre 1936.

(1) Sur ces manuscrits voir mon *Routier*, Introduction, §. 3.

(2) Pour ne pas interrompre le récit, j'ai résumé pour chacune de ces lacunes en texte plus serré, les données du Routier.

ITINERAIRE DE DOM JOAM DE CASTRO

L'an 1540 et le dernier jour de Décembre, au lever du soleil, nous quittons le port de GOA, par un vent d'E (1) nous longeons la côte et jetons l'ancre vers 10 heures à l'embouchure du fleuve CHAPORAA. (2).

Le 13 Janvier 1541, à la pointe du jour, nous croisons beaucoup d'algues marines et un serpent de mer. Peu après nous apercevons l'île de SOCOTORA vers le sud, beaucoup plus tôt que ne s'y attendait aucun des pilotes. Quelques-uns croyaient l'île encore éloignée de 65 lieues au moins; la plupart s'en estimaient à plus de 100 lieues (3). Ils se mirent d'accord pour attribuer cette erreur à ce que la distance entre l'île et la terre ferme de Goa devait être en lieues beaucoup moins grande que ne l'estiment d'habitude les tables hydrographiques. Il faudrait admettre alors que cette distance jusqu'au continent indiqué n'est pas de plus de 300 lieues (4).

L'île de Socotora a une longueur de 20 lieues, une largeur de 9. Elle est par 12°40' de latitude N (5). Son front de mer regarde vers le N, tendu entre le levant et le couchant et s'inclinant un peu du NO au SE. Il ne s'y rencontre ni basses, ni récifs et la côte n'offre aucun autre danger à la navigation.

Les fonds des mouillages sont sablonneux et ont quelques endroits rocheux, mais sans que les cordages courent le risque de

(1) La flotte portugaise comprenait 3 galiotes, 8 càturs et 53 fustes, en tout 64 navires de guerre.

(2) Petite rivière de la côte N du Coromandel.

(3) La lieue marine portugaise équivaut à la lieue marine française de 20 au degré, soit 5 kil. 1/2 ou 3 milles marins de 1852 m.

(4) C'est à peu près exact.

(5) C'est bien la latitude moyenne de la côte N de Socotora. On trouvera au *Routier*, p. 28 en note, et p. 42 en note, l'explication des opérations par lesquelles D. J. de Castro relevait les latitudes.

s'y couper. Dans cette région l'aquilon (le vent du nord) pousse si fort vers le rivage qu'il chasse les sables et les soulève plus haut que le sommet des montagnes. Il n'y a pas un seul ancrage sur toute la périphérie de l'île où un navire puisse hiverner commodément, le rivage étant abrupt de partout et bordé de montagnes très élevées dont les sommets forment des pyramides rocheuses très raides. Ici le régime du flot et du jusan est largement différent de celui des mers indiennes, car lorsque la lune se lève à l'horizon le flot déjà est à son plein ; le reflux se poursuit aussitôt jusqu'à ce que la lune ait atteint le méridien de l'île. Dès qu'elle commence à descendre, le flot monte jusqu'à ce que la lune ait disparu sous l'horizon. Après avoir observé ce phénomène pendant plusieurs jours patiemment, je l'estime à la fois constant et perpétuel.

Cette île, si je ne me trompe, est celle qui, dans la 6e table de l'Asie de Ptolémée, portait autrefois le nom de DIOSCORIDE, avec une ville du même nom. Il se peut que le géographe grec se soit trompé sur le site[1]. Les indigènes professent la religion chrétienne, qu'ils se vantent d'avoir reçue de l'apôtre Thomas; ils n'ont pas d'images, mais ils vénèrent au maximum la croix du Sauveur, à tel point qu'on n'en peut voir pour ainsi dire aucun qui n'en porte une suspendue au cou. Ils suivent dans leur liturgie les usages des Chaldéens tels que nous les connaissons: en réalité ils n'ont pas une vraie connaissance des principes de la religion chrétienne, mais ils ont le désir d'être mieux renseignés, principalement quant aux dogmes et aux rites de l'Eglise romaine, la seule religion qu'ils connaisssent à ce qu'on dit et qu'ils tiennent pour catholique et vraie. Ils emploient les mêmes prénoms que nous; pour les hommes *Jean, Pierre, André*; pour les femmes, surtout *Marie.* Ils n'ont pas de roi, ni personne à qui ils obéissent spécialement; ils passent leur vie comme des brutes sans aucun régime politique ni aucune administration de la justice.

Il n'y a dans l'île ni ville, ni même la plus modique localité; la plupart vivent dans des cavernes ou dans les huttes construi-

(1) On admet aujourd'hui l'identité entre Dioscoride et Socotora. Pour l'histoire de cette île, voir au *Routier*, p. 36 en note.

tes un peu partout. Ils mènent une existence sylvestre et barbare. Ils se nourrissent de viande et de dattes, leur boisson est le lait, car ils consomment rarement de l'eau. Leur corps est de taille élevée et gracile, leur visage est de belle apparence et leur peau sombre. Les femmes ont le teint plus clair et leur figure est assez avenante. Les hommes vont tout nus, avec un petit chiffon pour la pudeur, qu'ils tissent eux-mêmes et désignent sous le nom de *Cambolès.* Ils n'ont guère d'armes sauf un très petit nombre d'épées courtes et obtuses. Le pays n'a aucune production de valeur, à l'exception de l'aloès qui est excellent, et du sang-de-dragon. L'île est très montagneuse et nourrit une grande quantité d'animaux; elle ne produit ni blé ni autre céréale; ce n'est pas que la nature du sol soit inféconde, mais les indigènes y manquent d'habileté, car l'île est fertile dans l'intérieur ; il s'y trouve des vallées et des champs découverts, très propres à la culture. Au surplus le peuple est totalement ignorant de la pêche. Et cependant la mer et les côtes sont poissonneuses. Il y a fort peu d'arbres fruitiers, en dehors des palmiers que les indigènes cultivent avec soin, parce qu'ils en tirent un puissant moyen alimentaire. La terre produit en outre d'elle-même diverses espèces de végétaux tant comestibles que doués de qualités médicinales, et les montagnes offrent des variétés de plantes aromatiques, en particulier le basilic.

Le 27 Janvier, nous apercevons au loin la montagne d'*Aden.* Elle est majestueuse et très élevée, abrupte de partout, montrant de nombreux pitons pointus[1]. A ses pieds un promontoire étroit et long se projette dans la mer, fortement battu par les vagues. Cette côte en se repliant sur elle-même forme deux anses ou golfes. C'est sur la plus orientale de ces anses qu'est placée la puissante ville d'Aden. Autrefois ce massif montagneux était désigné par les navigateurs sous le nom de CABUBARRA tandis qu'ils appelaient la ville MADOCA. En l'an 1537 la place tomba au pouvoir des Turcs, grâce à la ruse de Suleiman Pacha (Soliman) qui avec une merveilleuse perfidie sut s'emparer de la personne du roi. Le Sultan des Ottomans avait, à la sollicitation du roi de CAMBAIA[2], constitué dans la mer Rouge une

(1) Pour l'histoire d'Aden, voir au *Routier*, p. 48 en note.
(2) Capitale du royaume musulman de CUZERATE.

grande flotte destinée à se rendre aux Indes. Il avait mis à sa tête l'ennuque Suleiman, alors Pacha du Caire. Ce Pacha était entré dans le port d'Aden avec un nombre considérable de navires à voile et à rames. Le roi et les habitants redoutant la perfidie de Turcs, tout en refusant au Pacha l'accès de la ville, lui avaient payé le tribut et l'avaient largement fourni de toutes les provisions nécessaires. Suleiman, cependant, affectant de louer l'hospitalité du roi d'Aden et faisant semblant de ne pas prendre ombrage de n'être pas admis dans la ville, incita traitreusement le roi — qui n'était pas sur ses gardes — à se rendre avec son Etat Major à bord du vaisseau-amiral turc pour y discuter plus commodément de la poursuite de l'expédition entreprise (contre les Indes). Aussitôt embarqué, le malheureux fut saisi et enchaîné. Le Pacha sut en même temps mettre la main sur la ville avant que les portes en eussent pu être fermées devant les Turcs. L'affaire terminée par cette habileté, Suleiman confia le commandement de la Ville à un Turc qualifié et reprit la mer vers DIU comme il l'avait décidé (1).

Toute l'étendue salée comprise entre les deux grands promontoires de l'Afrique et de l'Asie, sur une longueur d'environ 58 lieues, qu'on appelle aujourd'hui le golfe ARABIQUE, portait autrefois le nom de mer ERYTHRÉE. Le promontoire de l'Afrique s'appelait autrefois AROMATA; il est dit aujourd'hui GUARDAFU (2). Le promontoire de l'Asie s'appelait autrefois SYAGRIOS; c'est aujourd'hui FARTAQUE (3). Les deux côtes, tant africaine qu'arabique partant de ces deux caps et se dirigeant vers l'O portent chacune, sensiblement à la même distance, presque en face l'une de l'autre, les deux villes d'ADEN en Arabie et de ZEYLA dans la région d'ETHIOPIE ou ABYSSINIE. Beaucoup plus loin, au repli le plus profond de cette mer étroite, se trouve la ville de SOEZ ou SUEZ.

D'Aden et de Zeyla, les côtes en grande partie désertes se rapprochent peu à peu, n'offrant que de faibles découpures, pointes ou anses. En se resserrant, elles forment un détroit que marquent

(1) Dans l'ensemble ce récit est exact. Voir au *Routier*, p. 50 en note.

(2) Gardafui est en effet le *cap des Aromates* des Anciens.

(3) Sur la côte de l'Hadramaout. On admet l'identité entre Syagrios et Fartak.

à son point le plus étroit deux promontoires. Celui à droite, sur la côte arabique, s'appelait autrefois POSSIDIUM; quant à celui de gauche, sur la rive abyssine, je n'ai pu apprendre ni son nom ancien ni son nom moderne. Ces deux pointes délimitent le détroit qui, chez les Arabes comme chez les habitants de l'Inde, est appelé ALBABO, ce qui veut dire la bouche ou la porte (1). Des deux côtés, les terres sont si rapprochées que c'est par une sorte de violence que semble avoir été faite cette séparation des deux plus nobles parties du monde. Le détroit n'a en effet qu'à peine 6 lieues de large (2). Encore comporte-t-il sur cette distance tant d'îles et de récifs qu'on pourrait croire aujourd'hui que cette mer fut autrefois fermée. L'océan se précipite avec violence et bouillonnement à travers les espaces restés libres. Il forme tant d'anses et de ports et baigne tant d'îles déterminant elles-mêmes de nombreux chenaux; il charrie des flots si gonflés que les navigateurs, loin de se croire dans un détroit étranglé entre deux terres, se figurent naviguer sur un océan ouvert. Le promontoire qu'on voit en avant, appelé POSSIDIUM par Ptolémée, profile sur le ciel comme un long cou; le détroit l'enserre au point que pour ceux qui s'en rapprochent venant de loin, il a l'air d'une île à peine détachée de la côte. A son angle externe est accolée une petite île, ou plutôt un rocher qui est à peine à la distance d'un jet de pierre du continent. C'est l'île des ROBONS comme on l'appelle. Elle tire son nom des pilotes qui l'habitent et qui en arabe s'appellent aussi ROBOAM (3). En échange d'une rémunération fixée d'avance, ces pilotes se chargent non seulement de faire traverser le détroit aux navires arrivant de l'Océan Indien, mais encore de leur montrer la route correcte vers les lieux et ports de leur destination. L'île est ronde et très basse, avec à peine le sixième d'une lieue de tour. A marée basse elle est reliée à la terre par un banc de sable. A la distance d'environ une lieue de l'île des Pilotes, vers la pleine mer et dans

(1) *Bab* en effet veut dire *porte*.

(2) Le détroit est encore plus étroit en réalité, encore. Sa largeur atteint à peine 28 kilomètres soit 15 milles tandis que 6 lieues portugaises feraient 32 1/2 kilomètres.

(3). Cette île est appelée par les Arabes d'aujourd'hui SHEIKH MALOU ou ILE AUX HUITRES.

la direction de la côte africaine, est une île longue d'une lieue et demie, sur la côte occidentale de laquelle s'ouvre un grand port très bien protégé contre les vents dangereux [1]. Une flotte nombreuse de galères et navires pourrait s'y mettre à l'abri et y jeter l'ancre sans danger. Du côté de l'Arabie, l'île ne présente ni ports ni ancrages. Elle ne permet pas même d'accoster en canot. Dans le port, qui s'ouvre du NO au S, la profondeur à l'entrée est à peu près de deux brasses. L'accès est sans danger, aussi bien par le milieu que par l'un ou l'autre côté. Il n'est gêné ni par les rochers, ni par les bancs, ni par d'autres obstacles. Le fond est composé d'une espèce de pierre tendre que les marins appellent corail. Il y a peu de sable ; on fera bien de sonder soigneusement. Lorsque, s'engageant dans le détroit, on cherche à entrer dans ce port pour y prendre protection contre les vents orientaux qui soufflent ici souvent, la profondeur va en diminuant assez vite; cependant elle ne tombe pas au-dessous de 9 brasses.

Il se trouve plusieurs autres ports moins bons que celui de cette île qu'on appelle arabique, à cause de la proximité. L'Ile Albabo n'est pas la seule ; il y en a plusieurs autres dans ce détroit, créant tout comme la première des chenaux dans le détroit. Elles sont éparpillées. Les chenaux ont des profondeurs variées. Le plus connu d'entre eux est appelé *abyssin* à cause de la proximité de la côte abyssine.

Le 29 Janvier, j'ai mesuré du navire la hauteur du soleil à son méridien. J'ai constaté qu'il s'élevait à 62 degrés et 45 minutes au-dessus de l'horizon et que sa déclinaison était de 15°. La même mesure a été trouvée sur la terre ferme par notre pilote. Ainsi il y a peu de doute que le goulet du golfe arabique et du promontoire de POSSIDIUM soit à 12° 15' de latitude Nord [2]. Deux heures après minuit, ayant levé l'ancre, nous nous éloignâmes.

Le 30 Janvier, nous pûmes voir les deux côtés du détroit tout en étant cependant beaucoup plus près de la terre abyssine que de celle d'Arabie. Le vent soufflait du SE et nous étions poussés vers le NO à travers le chenal qui pénètre entre le continent

[1] C'est l'île de PÉRIM : sur son histoire, voir au *Routier*, p. 51, note 2.
[2] En réalité 12° 40'.

africain et les îles opposées. Cette route était nouvelle et n'avait jusque-là jamais été tentée par des Portugais. Quand le soleil fut levé nous discernâmes plusieurs îles formant une ligne opposée au continent, s'étendant, ainsi que la côte elle-même, du SE au NO. Ces îles s'espacent sur une longueur d'environ 16 lieues. Même dans le chenal, il y avait partout de petites îles. Ceux qui choisissent ce chenal que nous appelons abyssin doivent faire attention de n'y entrer ni de nuit ni à la chute du jour, car dans les deux sens il est impossible de changer ensuite de route par la voilure. Il est aussi très difficile de se maintenir sur ses ancres, sauf après être sorti du chenal. L'on voit neuf petites îles à sa droite. La mer s'ouvre alors sur la droite et la suite des îles disparaît. Plusieurs d'entre elles sont à deux lieues du continent, mais la plupart n'en sont qu'à petite distance.

La longueur du chenal compris entre la rive africaine et les trois premières îles est d'environ 8 lieues. Pour échapper aux périls, il faut naviguer plus près de la côte que des îles et n'employer qu'un pilote connaissant bien la route.

Le 31 Janvier, au cours de la journée, nous trouvâmes des bancs. Nous n'y avions pas plus de 6 brasses de fond. A droite se trouvent sept îles qu'on appelle GERMANAS (les *Sœurs*) [1] et des écueils rocheux très dangereux pour les marins. Il est indispensable pour les éviter de longer la côte au plus près. Vers le soir nous nous approchons du port de SARBO et nous y jetons l'ancre. Là aussi de nombreuses petites îles se détachent du continent [2].

Le 1er Février, descendus à terre nous mesurons exactement la hauteur du soleil et constatons que cette île et son port sont à 15° 7' de latitute N à 24 lieues au S de MAZUA (MASSAOUAH) environ, et à quatre de la côte africaine. Là s'étale un vaste archipel aux îles nombreuses, dont quelques-unes si basses qu'elles sont à peine au-dessus du niveau de la mer. D'autres sont si élevées qu'elles paraissent atteindre les nuages. Elles comportent tant d'infractuosités, de golfes et de ports que les

[1] Elles portent dans le texte portugais le nom des SEPT SŒURS, probablement dans la baie d'AMPHILA.
[2] D'après la latitude indiquée, Sarbo ne peu être que la baie d HAWAKIL.

navires peuvent s'y mettre à l'abri contre tous les vents. Mais toutes sont totalement privées d'eau douce, sauf une île circulaire que les Portugais appellent l'ILE DE LA BALEINE à cause d'une similitude de forme: c'est une aiguade commode, les animaux y abondent et le port est d'un accès très facile. De ces îles, la plus éloignée du continent est appelée par les Arabes SARBA ou SARBO ; elle a une lieue de longueur et sa largeur est de la moitié, son sol est bas, recouvert de quelques arbustes et d'une herbe clairsemée (1). On y observe des traces nombreuses, tant des hommes que des bêtes sauvages. Nous y vîmes aussi un chameau unique et c'est pourquoi nous avons donné le nom de cet animal à l'île. Nous n'y trouvâmes pas d'eau, malgré de soigneuses investigations, mais une citerne y était creusée dans la pierre pour recueillir les eaux de pluie.

Le 4 Février, après le lever du jour nous mîmes à la voile et le 7 nous passâmes devant plusieurs îles, pour la plupart basses, à trois ou quatre lieues de la côte, que nous laissâmes à notre gauche.

Le 8 Février, de nouveau nous repartons en direction du NO. A la chute du jour nous arrivons au chenal qui passe entre la pointe du DALLAQUA opposée au continent, et l'île XAMEA (2). Le soir tombait, plusieurs navires n'avaient pas encore rallié, il était difficile d'entrer au mouillage dans les ténèbres. C'était le crépuscule. On trouva sage d'abattre la plupart des voiles. Sous faible voilure nous marchâmes vers le SE et nous finîmes par jeter l'ancre. Toute la journée nous avions rencontré sur la côte de nombreuses îles basses affleurant à peine. La côte du continent s'incurve au NO jusqu'à une pointe basse qui regarde l'île de Dallaqua. La mer pénètre de ce fait dans les terres d'environ dix au douze lieues (3). L'île Dallaqua, elle aussi, est basse et à peine au-dessus des flots, sans montagnes ni collines, ni aucun

(1) L'île de la Baleine est probablement BAKA, avec un sommet à 158 m. L'île du Chameau ou Sarbo serait Hawakil, avec un sommet à 216 m., par 15° 7', la latitude même donnée par J. de Castro.

(2) Dallaqua c'est l'île de DAHLAC. Xamea c'est l'île SHUMMA, au sud de Dahlac, par 15° 33'

(3) C'est le profond golfe de ZULLA, qui a près de 30 milles de profondeur. ZULLA est la cité de l'antique ADULIS. Voir au *Routier* p. 66, note 2.

relief. Sa longueur, dans l'opinion reçue, est de 25 lieues et sa largeur de 2 (1); la côté méridionale de l'île s'étend du SE au NO et comporte de nombreuses îles également basses.

Nous longeâmes ce côté de l'île seulement, explorant fréquemment le fond à la sonde, sans cependant le trouver jamais. La ville principale de l'île porte le même nom; elle est située à l'Occident, du côté qui fait face à l'Abyssinie. L'île tire son nom des dix *lequas* qu'elle payait traditionnellement chaque année en tribut à son roi. La *Lequa* des Arabes vaut 10.000 seraphims dont chacun vaut deux *Tanga larinas;* ainsi dix lequas valent 40.000 de nos crusades (2). La pointe occidentale de l'île est à 6 ou 7 lieues de la côte et l'on voit entre elles cinq îlots très bas sur l'eau. De ces îlots les premier est seulement à une lieue de distance et s'appelle XAMOA.

Entre elle et la pointe dont il vient d'être question s'ouvre le chenal principal, c'est à dire la route la plus commode vers le port de Mazua d'une profondeur de 70 brasses.

La terre de l'île est rouge; on n'y voit que très peu d'arbres, mais elle entretient une abondante végétation. Le roi, comme ses sujets, est musulman. Il passe la plus grande partie de l'année à Mazua, où il pratique le commerce avec les Abyssins.

L'île est aujourd'hui de peu d'importance, car depuis que SUAQUEN (SOUAKIM), MAZUA, ADEM, et JUDDA (DJEDDAH) se sont développées, son commerce s'est tari et de ce fait sa renommée est tombée (3).

Le 19 Février, la flotte entra à Mazua. C'est une île exiguë et très plate (4). Là fut fondée autrefois PTOLEMAIS FERARUM *(Ptolemaïs des Bêtes sauvages).*

Elle n'a que quatre lieues de long à peine et sa largeur est encore bien moindre. Elle est située dans un vaste golfe arrondi et près du promontoire du continent qu'on voit au Nord. Elle

(1) Sa plus grande longueur est d'une trentaine de milles, soit seulement 10 lieues.

(2) Lequa ici = LAKH, unité indienne signifiant 100.000.

(3) Sur l'histoire de Dahlac, voir au *Routier*, p. 66.

(4) Sur l'histoire de Massaouah, voir au *Routier*, p. 68, note 2.

est séparée de la terre par un détroit très étroit dont la profondeur est tout au plus de 8 à 9 brasses, ce qui rend le port très commode. Il est à l'abri des vents violents et des grandes houles. Le fond est sablonneux. L'accès s'ouvre au milieu du golfe, au N. Des deux côtés, tant de la pointe de l'île que de l'angle du continent, les fonds vont en diminuant. Les navigateurs doivent se prémunir contre ce danger, car l'accès du golfe en est rendu plus étroit. Non loin de l'île, vers le S et l'Afrique, sont deux autres îles. La plus proche du continent est la plus grande.

Ces trois îles basses, arides et dépourvues d'eau douce sont placées en triangle. Pour les besoins de ses habitants Mazua n'a que quelques citernes. Ces îles sont entourées de bancs et de bas-fonds nombreux, offrant cependant quelques chenaux entre eux susceptibles d'être franchis avec le flot par les galères ou par les navires disposant des rames courtes. Mazua reconnut autrefois la souveraineté de l'Abyssinie, ainsi que toutes la côte d'ailleurs, depuis le Cap GARDAFUI jusqu'à la Ville de SUAQUEN (1); mais depuis quelques années le roi de Dallaqua a usurpé sur les droits des Abyssins. Ce souverain habite ici une grande partie de l'année pour faire le commerce avec eux. Il leur achète beaucoup d'or et d'ivoire. L'air est ici des plus insalubres en mai et juin, à cause des maladies et du climat intolérable. C'est au point que le roi et les autres habitants abandonnent l'île dans les mois malsains et vont à Dallaqua.

En arrière du golfe où est l'île de Mazua, la côte se relève. Elle forme des montagnes très élevées allant au delà d'ARQUITUM (2) où la plaine cesse. De Mazua à Arquitum vers le S il n'y a qu'une lieue. Les montagnes et la plaine fourmillent de toutes sortes de bêtes sauvages, éléphants, tigres, loups, ours, cerfs, élans, ainsi que d'autres espèces d'animaux ignorées en Europe. Ce n'est donc pas sans raison que ces lieux portent le nom de PTOLEMAIS des BÊTES SAUVAGES. Et d'ailleurs

(1) Ceci est des plus douteux. Les négus eurent des relations avec SUAKIM mais n'en furent jamais les maîtres. Leur pouvoir sur la côte ne dépassa jamais au SE Zeyla, et encore ce fut toujours des occupations territoriales temporaires.

(2) C'est ARQUEEKO, HARKEKO, ARKIKO.

Mazua est à la même hauteur au-dessus de l'Equateur que *Ptolemais Ferarum* selon Ptolémée, c'est-à-dire à 16° 30′ (1).

Le Prêtre Jean, nom porté par le roi des Abyssins, gouverne toute l'Ethiopie au S de l'Egypte; c'est une des provinces les plus étendues de l'Univers. Ce pays commence au cap Gardafui et s'étend le long de la côte de la mer Erythrée jusqu'à la très riche ville de Suaquen. Il est limité au N par les terres des Nubiens, peuple très belliqueux habitant l'Ethiopie et la Thébaïde de l'Egypte; à l'O par les immenses espaces de la Libye intérieure, atteignant quelque part le royaume de Congo (2).

Le territoire abyssin, avec ses plaines, ses sources et ses lacs, tantôt par de vastes solitudes, tantôt par des régions cultivées, atteint au S la mer BARBARIQUE à la côte de MELINDE. Cette dernière n'était pas connue des Anciens, mais nos Portugais la fréquentent aujourd'hui.

Le fleuve NIL, dont le nom n'a pas changé depuis l'antiquité, est encore connu aujourd'hui des Abyssins aussi bien que des Egyptiens et des Arabes sous cette même désignation.

Les sources et les lacs dont sort ce fleuve sont sur les confins de l'Abyssinie, c'est-à-dire au contact des CAFRES, lesquels habitent la côte africaine depuis Mozambique jusqu'à Mélinde (3).

Ceci est connu des Abyssins et c'est eux qui nous l'ont appris. Cela explique aussi que les sources du Nil aient été inconnues des Anciens. Mais il n'est pas exact de dire, comme ils le font, que le fleuve, à certains endroits, est absorbé par la terre pour reparaître plus loin. Depuis sa source jusqu'à son embouchure il reste constamment visible dans son lit vaste et profond. Quant à ses crues et inondations, dont les vieux philosophes ont discuté

(1) Massaouah est en réalité à 15° 37′. Pour des raisons expliquées au *Routier*, p. 70, note 2, l'identification de l'amiral paraît devoir être retenue. Pline donne pour Ptolemaïs la position de 15° 2/3, bien proche de la position réelle de Massaouah.

(2) On croyait au moyen-âge que le pays du Prêtre-Jean s'étendait jusqu'à l'océan Atlantique.

(3) Jusqu'à la découverte effective des sources du Nil, dans la seconde moitié du XIXe siècle, on a cru que les sources de ce fleuve se trouvaient très loin jusque dans l'Afrique Australe.

si activement il ne m'a pas été difficile d'obtenir des Abyssins l'explication des causes de ces phénomènes [1]. L'hiver de ce pays commence à fin mai et couvre le mois de juin et juillet et même une partie de celui d'août. Durant cette période il pleut tant et si fort (surtout en juin et juillet, car en août le temps commence à se remettre) qu'on considère comme miraculeux d'apercevoir le soleil. La campagne et les plaines sont si couvertes d'eau qu'il est impossible de voyager. Et pour se collecter, toute cette eau n'a d'autre réservoir que le lac du Nil [2] et le cours du fleuve lui-même (en effet la région à l'E et vers la côte de la mer Erythrée est cernée de hautes montagnes). Le lac et le fleuve qui en sort ne peuvent contenir entre leurs rives une telle affluence des eaux. Elle se transforme en une immense crue. Partout où ces eaux rencontrent des campagnes suffisamment plates et basses, elles les envahissent et cela d'autant plus facilement que le sol y est plus bas, ce qui est principalement le cas en Egypte. Dans ce dernier pays le Nil commence à croître au solstice d'été, c'es-à-dire en Juin, lorsque le soleil entre sous le signe du Cancer. Le fleuve s'enfle de plus en plus en Juillet. Ce n'est qu'en août, après avoir atteint son maximum, qu'il commence à décroître jusqu'à ce qu'il rentre enfin dans son lit. Aux mêmes mois, en Abyssinie, c'est la fin de l'hiver et c'est la fin aussi de la saison des pluies. Il est évident que telle est bien l'origine de la crue du Nil. Cela explique à la fois ce flux et cette décrue. De la réalité de ces pluies il n'y a pas à douter, car même à Mazua en Juin et Juillet j'ai constaté de grands nuages, le tonnerre et la foudre. On voyait de loin se former à l'intérieur des nuages très noirs et des brouillards ainsi que d'épouvantables tempêtes, que cependant les Abyssins prétendent être plus violentes encore plus au N dans la direction de la Méditerranée. Plus loin ce fleuve forme des îles. L'une d'entre elles surtout est grande. On pense que c'est l'île de MÉROÉ des Anciens [3]. Elle porte à ce qu'on disait une ville très riche. Les îles, aussi bien que les rives du fleuve lui-même, sont peuplées

(1) J. de Castro est le premier à nous donner une explication exacte des causes de la crue du Nil.

(2) Il s'agit du lac Tsana, d'où sort le Nil bleu.

(3) L'île de Méroé, en réalité, n'existe pas. Voir au *Routier*, p. 75, note 1.

d'innombrables bêtes féroces et d'animaux hostiles à l'homme parmi lesquels je crois devoir citer le crocodile. Et j'ai appris par les Abyssins la véracité de ce que disaient aussi les Anciens des cataractes du Nil. Ils disaient aussi que les hommes nés auprès de ces cataractes naissent sourds à cause du bruit formidable que font les chutes. En un certain endroit que les indigènes m'ont dénommé, le Nil tombe de rochers très élevés dans un profond abîme et se précipite ensuite avec un immense murmure de ses eaux. Ils ne savent rien de plus. Si je ne craignais d'interrompre par une trop longue digression la description de mon itinéraire, je pourrais encore ajouter beaucoup de détails sur les mœurs des Abyssins et leurs institutions. Il faut cependant que je raconte en peu des mots certaines choses dignes de retenir l'attention et en particulier celles qui concernent le déclin pour ne pas dire la chute, enregistrée de notre temps, de ce grand empire.

Le PRÊTRE JEAN appelé ALINI TINGIL, et ensuite DAVID, qui monta sur le trône d'Abyssinie en 1530 [1] devint si cruel et exerça de tels sévices contre les siens qu'il s'attira la haine méritée de tous ses sujets. A cette époque GRADAMET régnait à Zeyla [2]. Ce roi trouva le moment particulièrement favorable pour entamer la guerre contre les Abyssins : non qu'il fut certain de sa propre force, mais il comptait sur les dissensions des Abyssins et sur l'odieux que s'était attiré le prince son adversaire. Il y fut invité en secret par des dissidents qui l'appelèrent dans le royaume. Ayant pénétré sur les confins et pris quelques villes par surprise,

(1) Il s'agit de Lebna Denghel qui porta aussi le nom de David II : les chroniques abyssines ne le connaissent pas sous le nom d'Alini Tingil. Il monta sur le trône non en 1530, mais en 1508, sous la régence de la reine Hélène. Il mourut en Septembre 1540, c'est-à-dire à peine une demi-année avant le premier passage de la flotte portugaise. Il eut pour successeur son fils Claude ou Galacodewos qui régna de 1540 à 1559.

(2) Il s'agit d'AHMED connu sous le nom d'Imam GRANJE ou GRAN, ou GRANJE LE GAUCHER, fondateur d'une royauté éphémère chez les ADELS de Zeyla (sur le trône depuis 1527). Il envahit l'Abyssinie et l'avait conquise presque intégralement vers 1540. Gradamet est la contraction de GRAN AHMET.

Le récit de J. de Castro est exact dans l'ensemble. David mourut sur un rocher où il avait pris refuge et c'est son fils Claude qui fit appel aux Portugais.

il distribua leurs dépouilles libéralement entre ses soldats, parmi lesquels un corps de 300 arquebusiers turcs, l'arme la plus efficace de son armée. Il rendit généreusement la liberté aux habitants des villes et leur fit remise des lourds impôts qu'exigeait d'eux leur roi David. Par ces moyens habilement humanitaires et libéraux, il se concilia en un degré incroyable la faveur de la population, ainsi que celle des grands du royaume.

David subit d'abord sans réagir les déprédations de son ennemi le roi de Zeyla, puis se porta contre lui avec une forte armée. Mais terrifiés par les arquebuses des Turcs, auxquelles ils n'étaient pas habitués, et par les coups de feu qui faisaient des ravages dans leurs rangs les chefs s'enfuirent. Cette victoire inespérée rendit le roi de Zeyla plus audacieux. Aidé aussi par de grandes forces dissidentes abyssines, il s'attacha à dévaster la partie méridionale de l'Abyssinie, connue sous le nom de MAGADOXO (Mogdishou) et MÉLINDE [1]. C'est par là qu'il pouvait le plus vite s'ouvrir un accès vers la montagne où la renommée prétendait qu'étaient cachés les trésors du roi régnant et de ses prédécesseurs. David, voyant ses troupes toujours inférieures dans les combats quotidiens, résolut de les regrouper et de les mener en masse à l'ennemi par marches forcées. A nouveau elles se montrèrent incapables de supporter le choc des arquebuses et la couronne subit un grand désastre. Presque abandonné, le roi recourut à la fuite. Il mourut de chagrin dans les montagnes en 1539 [2].

Le roi de Zeyla, décidé à exploiter sa victoire, poursuivit à vive allure le vaincu dans ses repaires presque inaccessibles. Une fois maître de ces lieux fortifiés, il s'y empara de trésors si immenses que jamais on n'en prit autant en un seul lieu.

(1) C'est la région au Sud du Harrar. Aujourd'hui encore on y trouve des ruines nombreuses de mosquées de l'époque de Grange. Il s'en faut de mille kilomètres que ce pays s'étende jusqu'à Modischou ou Mélinde. Ce n'est qu'une direction générale.

(2) La date indiquée par J. de Castro est erronée et cela peut surprendre pour un événement aussi récent et aussi propre à frapper l'imagination d'un monarchiste. La mort de Lebna Denghel est du 5 ou du 13 Septembre 1540 et l'arrivée de la flotte portugaise à Massauah du 19 Février 1541, soit moins d'une demi-année plus tard.

Après la mort de David, les grands restés fidèles élevèrent à sa place son fils, un très jeune homme. Mais les infidèles, déjà, étaient maîtres d'une grande partie du royaume et, pour que rien ne manquât au malheur du nouveau roi, son frère poussé par des feudataires, envahit de son côté ce qui restait du territoire national. Ces discordes abaissèrent encore la puissance abyssine et dans cet état de troubles généraux, voyant le jeune roi en conflit avec des vassaux indisciplinés, le roi de Zeyla fit une nouvelle poussée à la tête d'une forte armée. Le Prêtre-Jean, inférieur en forces, n'eut que le temps de se retirer et gagna une montagne très élevée dont l'accès était unique et très difficile, avec un plateau à son sommet, doté de plusieurs sources et riche en vivres et bétail. Ici habitaient des peuplades ayant gardé la loi mosaïque, quoiqu'il n'y ait pas de Juifs en Abyssinie [1]. On ignore quand et comment ces peuplades s'y fixèrent. Je n'ai pas pu l'apprendre, car ces gens ne descendent jamais de leurs montagnes et ne fréquentent pas les centres abyssins. Les Juifs recueillirent amicalement le roi fugitif. Ils se défendirent si bien contre les musulmans que le roi de Zeyla, désespérant de les vaincre, se retira.

C'est pendant le cours de ces événements que nous arrivâmes à Massaouah avec la flotte, ce qui inquiéta beaucoup les musulmans et rendit courage aux Abyssins, à tel point que leur roi osa se hasarder hors de ses montagnes et se rapprocher de la côte, *d'où il nous envoya de nombreuses lettres de lamentation commençant toujours par le nom du Seigneur et celui de Jésus Christ crucifié. Nous répondîmes à ces lettres, lui donnant quelque espoir d'obtenir notre assistance* [2]. Puis nous prîmes la direction de Suez. A notre retour à Massaouah, nous lui envoyâmes cinq cents soldats sous le commandement d'un chef valeureux et nous repartîmes vers les Indes. Jusqu'à maintenant je n'ai aucune nouvelle de ce qui s'est passé en Abyssinie [3].

(1) Ce sont les FALACHAS, habitant surtout la province de SAMEN. On ne sait pas grand chose de l'origine de ces tribus judaïsantes.

(2) Nous ne possédons pas le texte de cette correspondance. Voir *Routier*, p. 78, note 1.

(3) Cela prouve que l'*Itinerarium* a été rédigé avant la fin de l'expédition en Abyssinie de Christophore de GAMA, un autre fils du grand Vasco, qui, avec 500 Portugais, y fit une campagne de deux ans et y trouva la mort en 1542.

Par leur nature les Abyssins sont friands de cérémonies et ont l'appétit des honneurs, leurs armes sont des sagaies sur lesquelles ils dessinent la croix et la lance avec laquelle fut percé le flanc du Christ. Il en est qui se servent d'un glaive court. Les cavaliers sont faibles. Ils vont presque nus. Leurs mœurs sont dissolues, ils sont vains, menteurs, voleurs et très adonnés au brigandage. Ils font grand cas de l'or. Cependant, entre eux ce ne sont pas les gens riches en or qu'ils estiment le plus, mais ceux qui possèdent beaucoup de bétail et de chameaux. Dans leur pays leur caractère est abject et pusillanime. A l'étranger ils sont forts et industrieux. C'est au point qu'on dit dans toute l'Inde comme un proverbe qu'un bon *hascari* (c'est-à-dire soldat) doit être abyssin. De même à CAMBAIA, à ZALLAGATE et au BENGALA, on les estime au point que toutes les armées ont des chefs abyssins. Leur vêtement est commun : une chemise et une étoffe de lin, les personnages plus relevés portent la PREDEN, espèce de vêtement de dessus; les gens de peu vont presque nus, avec un petit pagne d'étoffe vulgaire. Ils mangent de la viande, qu'ils déchirent presque crue ou à peine grillée. Ils n'ont pas de villes, vivent sous des tentes à la manière des Arabes nomades. Ils se glorifient de descendre de la reine de Saba. C'est d'après eux à Mazua qu'elle s'embarqua sur un vaisseau (d'autres disent à Suaquen). Après avoir reçu de grandes largesses en pierres précieuses du roi Salomon, elle revint enceinte de lui dans son royaume.

Mais revenons à notre exposé.

Le 19 Février, au soleil levant, nous nous éloignons par le chenal qui est à une demi lieue de Mazua. C'était un jour nuageux et pluvieux. Mon vaisseau étant en avant de la flotte, je comptai 64 navires à rames.

20 Février. — Le soir nous arrivâmes au bout de la série des îles que l'on voit sur la côte, ayant parcouru environ 14 lieues depuis Mazua. Toute cette côte a la direction NO-SE. A 4 lieues du continent, on croise d'autres îles basses, encombrées de récifs et de bancs. Dans trois de ces îles HARATE, DOHUL et DAMANIL (1)

(1) Harate et Dohul ont gardé ce nom aujourd'hui. Damanil serait probablement DULBAHUL.

on trouve des sources d'eau douce. Il y a du bétail, des moutons et quelques misérables cases. A la première vigile de la nuit (1) comme le vent emplissait les voiles, nous fîmes route vers le NO. Dans la seconde vigile (2) nous pénétrâmes soudainement dans des taches blanches qui lançaient de petites flammes comme des éclairs. Surpris de ce phénomène nouveau nous abattîmes aussitôt les voiles et craignant des basses nous jetâmes la sonde. Nous trouvâmes 26 brasses. Voyant que les pilotes arabes n'étaient nullement émus de ce spectacle, nous remîmes à la voile.

21 Février. — Au petit jour nous aperçûmes à droite une île basse, ce qui inquiéta nos pilotes musulmans.

22 Février.—A l'aurore nous mettons à la voile. Le pilote ayant pris la hauteur du soleil, constata que nous étions par 18°30' de latitude. On était parvenu à une pointe oblongue et sablonneuse que le continent projette ici. Après l'avoir dépassée nous vîmes une plaine tranquille. Ayant mis le cap au NO, à la première heure après midi nous entrâmes dans le port de MARAT (3). Toute la côte longée ce jour là, va du NO au SE. Elle est basse et sans collines. Mais à l'intérieur on voit s'élever de hautes montagnes atteignant les nuages.

Marat est une île basse, aride inculte et sans eau. Elle est à 65 lieues de Mazua. Son étendue est d'une lieue et demie. De forme presque ronde, elle est à environ trois lieues de la côte. Du côté regardant l'Afrique, le port est très commode, protégé contre tous vents, surtout contre ceux d'E. Cette île projette deux vastes pointes et ouvre un léger golfe à l'entrée duquel sont une île oblongue ainsi que des bancs de sable qui arrêtent les plus grandes vagues. Il a deux entrées l'une à l'E, l'autre à l'O, s'ouvrant toutes deux près de ces promontoires saillants qui forment le port. L'entrée de l'E s'ouvre entre le N et le S. Le fond est au minimum de 2 brasses. Le port lui-même est moins profond et son fond est fangeux. Nous y passons la nuit.

(1) C'est ce que les Portugais appellent le *quart de prime*, de 20 à 24 heures.

(2) Que les Portugais appellent la *modorra*, dernières heures de la nuit, de 0 à 4 h. du matin.

(3) C'est l'île AMARAT, par 18°18' dans la baie d'AKIK.

23 Février.—Le soleil déjà levé, nous sortons de MARAT. Ayant cherché la profondeur, nous trouvons 7 brasses avec fond sablonneux. A 11 heures du matin nous voyons deux petites îles éloignées du continent, dont l'une est appelée DARATALA et l'autre DOLCAFALLOR (1). La distance jusqu'à Suaquen est d'un jour de route. L'après-midi nous marchons au NO, déclinant un peu vers l'O. Au soir nous entrons dans le chenal qui conduit à Suaquen, droit vers le NO. Avançant à peine d'une lieue, nous rencontrons des basses et pour les éviter nous prenons notre course plus vers l'O sur une distance de trois lieues. Nous nous trouvons devant une grande île. Nous poussons à la voile vers le continent et le soir nous jetons l'ancre dans des passes rocheuses, où s'ouvre le port qu'on appelle XABAQUEN, nom qui en arabe veut dire filet (2). Le pilote ayant pris la hauteur, trouva que nous étions à un peu moins de 19° depuis l'Equateur. Les chenaux qui conduisent à SUAQUEN sont si mêlés entre eux qu'il est difficile de les détailler et décrire. Ils comportent d'innombrables îles, rochers, bas-fonds, bancs de sable et anfractuosités. Dès que commencent ces bas-fonds, on en trouve un à droite sur lequel le flot a brisé tandis que la mer bouillonne par dessus. A gauche est une petite île entre le Nord et le continent, éloignée du banc d'un peu moins d'une lieue. Une fois entré, le chenal s'ouvre largement. Plus on avance, plus on rencontre de rochers à l'infini, d'îles et de bas-fonds à droite et vers la haute mer. Il y en a moins vers la gauche. Toute cette région en est infestée. La plus grande précaution à prendre est de pousser plutôt vers la droite que vers la gauche. La largeur du chenal qui passe entre ces récifs est à plusieurs endroits d'une demi-lieue, à d'autres d'un quart. A l'entrée, la largeur du chenal est d'un peu moins de la portée d'une coulevrine et sa profondeur de six brasses; jusqu'au port de Xabaque il n'a nulle part moins ni jamais plus de douze brasses. De cette entrée jusqu'au dit port il y a cinq lieues; jusqu'à la sortie il y en a huit ou neuf; là commence un autre

(1) DARATALA et DAR AH-TARAS, par 18°37'. DOLCOFALLOR peut être FALCON, un banc plutôt qu'une île.

(2) Aujourd'hui encore cette partie de la mer si difficile à naviguer s'appelle SHAB AL-SHUBUK, vers 19°55'. Le port est probablement MERSA SHEIKH SAID à 18°49' ou peut-être MERSA SHEIKH IBRAHIM à 18°52'.

chenal plus sûr et plus convenable pour les navires. Il faut laisser les îles et les bas-fonds le plus loin possible à droite et faire voile vers la côte.

24 Février.—Au soleil levant, nous quittons le port de Xabaque et nous passons par un chenal si étroit que les navires s'y engagent à la file, éloignés de la côte d'une distance allant de la portée d'une arbalète à celle d'une baliste. Il y a partout des rochers et bas-fonds, mais faciles à reconnaître et éviter, car les flots qui les recouvrent paraissent soit verts soit rouges. Là où ces couleurs manquent et où l'eau paraît trouble, le fond est plus profond et moins dangereux. Poussés le long de ce chenal non sans moments critiques, nous jetons l'ancre, après 11 h. du matin, derrière une île basse et ronde, par 19° N. Ptolémée place à cette latitude le mont des SATYRES, nom inconnu de nos pilotes.

Ayant débarqué et avancé dans l'île à peine d'une lieue, j'aperçus des traces innombrables d'animaux variés, tous conduisant au rivage; il y avait aussi un nombre incroyable de pies. Je crois que c'est de là que prit naissance la fable des Satyres habitant ces montagnes. A noter que ce chenal, sur une distance de 4 lieues depuis Xabaque jusqu'à cette île, n'a jamais plus de onze ni jamais moins de deux brasses 1/2 de profondeur. A cette île le flot ne s'élève pas de plus d'une demi-aune (1), mais la marée montante commence ici dès que le soleil est au-dessus de l'horizon de la même manière qu'à l'île de SOCOTORA.

26 Février. — Au lever du jour nous quittons l'île, mettant à la voile en suivant un chenal plein d'écueils qui reste ici très près du littoral tout droit, avec les rochers rapprochés. A droite et vers la haute mer l'horizon est dégagé. Vers 7 h. nous jetons l'ancre à nouveau près d'une petite île entourée d'écueils et de bancs au millieu desquels cependant un ancrage opportun se présente. Cette île est à une lieue et demie de la précédente et vers le N à cinq lieues de Suaquen.

(1) L'aune valait un peu plus d'un mètre. Le texte portugais au lieu de parler comme le texte latin d'une demi-aune dit deux palmes, soit au total environ un demi-mètre, ce qui est sensiblement équivalent.

27 Février. — Nous avançons à une lieue et demie de la seconde île et jetons l'ancre par 25 brasses.

28 Février. — Nous mettons à la voile à l'aube. A 9 heures nous jetons l'ancre à environ 2 lieues du continent, sur un fond vaseux mêlé de sable fin, de 23 brasses. Ici aussi nous sommes entourés de bas-fonds mais qui se trahissent comme plus hauts par la couleur des flots. A 2 h. de l'après-midi nous levons l'ancre pour la jeter à nouveau vers le soir, non loin de l'île qui est à une lieue et demie du port de Suaquen au N. La côte du continent est orientée du SE au NO, et est fort parsemée de récifs occupant une largeur d'une demi-lieue vers la mer; pour le reste l'aspect de la côte est le même que jusqu'ici.

1er Mars. — Ayant passé les bas-fonds nous nous dirigeons vers la côte et par un véritable goulet nous entrons au port de SUAQUEN [1]. Aux siècles antérieurs ce lieu s'appelait ASPI, comme nous l'apprend Ptolémée par sa Table 3 de l'Afrique. C'est une des cités les plus opulentes de tout l'Orient. Elle est en Ethiopie au sud de l'Egypte, qu'on appelle aussi Abyssinie. Quatre raisons lui permettent de concourir avec les lieux les plus célèbres:

1° La position avantageuse de son port;

2° Ses facilités de déchargement des navires;

3° Son commerce avec la plupart des nations les plus éloignées;

4° La situation de la ville protégée à la fois par la nature et par l'industrie des hommes.

Le port en effet a été ainsi agencé par la nature qu'aucune tempête, aucune vague n'y pénètre. A l'intérieur du goulet la mer est si calme et s'agite si difficilement qu'on n'y sent qu'à peine la marée. Le fond est fangeux et çà et là de 6 à 7 brasses; le port pourrait contenir 200 navires et un nombre beaucoup plus grand encore de galères. Les navires dans l'immédiateté de la ville peuvent décharger leurs marchandises directement par de petites passerelles sur pilotis dans les entrepôts. De ce fait

[1] SOUAKIM, par 19°6'. Pour son histoire, voir au *Routier*. p. 92, note 1.

les galères peuvent accoster bien plus facilement aux bords immédiats des maisons, avançant leur proue jusque dans l'intervalle des rues; de cette façon leurs charges sont embarquées ou débarquées sans effort. Quant à ce qui concerne les négoces faits par cette place avec les pays les plus lointains, je ne connais aucune ville commerçante du monde qui puisse lui être comparée, si ce n'est peut-être Lisbonne (ULISSIPO) en Portugal. SUAQUEN fait en effet du commerce avec les Indes au deçà ou au delà du Gange c'est-à-dire avec CAMBAYA, TANAZARIN (TENASSERIM) PEGU, MALACCA; et aussi avec le golfe Arabique. Par dessus tout elle collecte en Abyssinie et dans les terres des Abyssins beaucoup d'or et d'ivoire. Il est difficile de donner une explication claire du site de la ville ....

Le manuscrit de l'*Itinerarium* est brusquement interrompu au moment où commence la description du port de Souakim.

Voici un résumé de la partie qui manque, d'après le *Routier*.

Le port de Souakim est particulièrement protégé contre toutes attaques par un goulet d'accès très difficile, où se trouve cependant une bonne passe qu'il faut connaître. La ville est une île plate et rase sur l'eau, parfaitement arrondie, entièrement couverte de maisons denses arrivant jusqu'au bord de l'eau: cette île est le centre d'un immense bassin également circulaire.

10 mars: Départ de Souakim.

11 au 16 mars: Navigation difficile dans les chenaux côtiers au nord de Souakim.

17 mars: Entrée au port de DRADATE, alors sans aucune agglomération. (C'est aujourd'hui PORT SOUDAN, un port qui a détrôné complètement Souakim).

La bouche de Dradate est très compliquée.. A un quart de lieue à l'intérieur, au fond de la baie, est une bonne aiguade (Voir le détail au *Routier*, p. 101).

19 mars: Sortie de Dradate.

21 mars: Escale à la baie de DOROO, (qui est MERSA DARUR, baie sans importance, par 19° 51').

22 mars: Visite à la baie de FUXAA, (qui est MERSA FIJAB, sans importance, 20° 1').

25-29 mars: Séjour à la baie d'AREQUEA, (qui est MERSA AR-REKYA, sans importance aujourd'hui, par 20° 12'). Ce port, facile à défendre, est à 23 lieues au N de Souakim. Un flot en barre l'entrée, mais il est accessible par un chenal de 15 brasses de profondeur, puis ....

.... les rivages forment un cercle des deux côtés et forment un beau port abrité de tout danger, d'une lieue de long et d'une demi-lieue de large; il est profond au milieu avec des

bancs des deux côtés. On n'y trouve aucune opportunité de faire de l'eau. Ici le gros de la flotte fut renvoyé à MAZUA. Nous poursuivîmes notre route réduits à seize caturs (1).

30 Mars. — Nous quittons AREQUE (2). Ayant avancé de quatre lieues, nous jetons l'ancre au port de SALAQUA (3): même direction de la côte. La terre en arrière s'élève en collines et monticules, avec au loin de hautes montagnes; nous nous plaçons dès le soir à côté d'un banc, à une lieue environ de la côte. Ce jour nous avions parcouru à peine 17 lieues, ce qui nous mettait à 43 lieues de Suaque. De là jusqu'à Salaqua la côte s'est beaucoup incurvée (4). A RASEL-DOAR (5) elle se dirige au nord sur la longueur d'une lieue, projetant un promontoire sablonneux sur lequel on voit treize tombeaux ou éminences de pierre, que le pilote musulman nous dit être des monuments. De cette pointe (dite CALMES) sur deux lieues de distance la côte se dirige vers le NO jusqu'au banc dont je viens de parler. Ce promontoire est le plus connu et le plus célèbre de toute la côte, car tous ceux qui, de Mazua ou Suaque vont vers JUDAN (DJEDDAH), ALCOZER (KOSSEIR) ou TORO (TOR), doivent nécessairement venir le reconnaitre. Sur toute cette route de 17 lieues la mer est si parsemée de récifs et de basses qu'on n'y peut naviguer qu'avec la plus extrême prudence. Entre Salaqua et Raseldoar, il y a trois îles en face du continent. Elles sont disposées en triangle et plus proches de Raseldoar que de Salaqua. La plus grande s'appelle MAGARZAON (6), elle a deux lieues environ de long. Son sol est stérile et sans eau. Orientée du N au S, elle est à trois lieues de Raseldoar. La seconde, appelée ELMANTE (7), est plus loin du continent. La

(1) Les navires les plus gros étaient fort exposés dans ces chenaux et n'étaient qu'une gêne. Le *catur*, d'où est venu notre mot *cotre*, était en effet un grand cotre à rames pouvant affronter toutes les mers et capable de combattre.

(2) AREQUEA = MERSA par RAKIYAH, à 20° 12'.

(3) SALAQUA = SALAK par 20° 25'.

(4) En réalité cette côte est presque exactement NS

(5) C'est le Ras ROWAI ou RAWEIYA par 21°. Cet important promontoire va du NO au SE et délimite la baie de DOKHANA.

(6) C'est l'île de MAKAWAR par 20° 46'.

(7) C'est l'île MAYETA, par le travers de MAKAWAR, à la même latitude, légèrement plus à l'E.

troisième, à peine au-dessus des flots, est sablonneuse. Son nom m'est inconnu (1). Elle est à 4 lieues de Salaqua en venant de Raseldoar.

2 Avril. — Ayant quitté le banc de sable et pris la rame, nous avançâmes d'environ 4 lieues. Nous atteignons le fleuve FARATE (2). Puis, amenant à nouveau les voiles, nous entrons dans un très beau havre appelé QUILFIT (3). Toute la journée nous voyons vers la haute mer des bancs, mais il n'y a pas de brisants sur la côte. FARATE est un grand et beau fleuve à 21°40' de latitude N. La largeur de ce fleuve est à peine d'une portée d'arbalète. De chaque côté sont deux pointes basses de terre, d'où partent des bancs, si bien que le cours du fleuve a l'air de pénétrer dans les terres droit vers l'O. Les deux rives sont basses, sans arbres et presque privées de végétation. L'embouchure du fleuve a environ 30 brasses de profondeur, se réduisant peu à peu à 18. Le havre de QUILFIT n'est pas seulement agréable mais encore large, et très pratique. Après y avoir pénétré, on est à l'abri des vagues et des tempêtes. L'accès en paraît comme fermé par deux pointes minuscules et basses, dont l'intervalle est à peine d'un quart de lieue. L'intérieur du havre n'a qu'une étendue de trois lieues à peine, offrant un abri toujours sûr aux navires, avec à peu près partout onze brasses de profondeur. Le littoral a quelques écueils. Du fleuve FARATE jusqu'à Quilfit, la distance est d'une lieue. Les montagnes y surmontent la côte, et l'une d'elles paraît imposante.

3 Avril.—Sortis de QUILFIT au petit jour et longeant la côte à la rame, nous entrons vers le soir au havre que les Arabes appellent IGIDID (4) ce qui veut dire *nouvelle tête*. Nous parcourons ce jour onze lieues et rencontrons beaucoup moins de bancs que précédemment. A deux lieues de QUILFIT se trouve le magni-

(1) C'est un simple îlot.

(2) C'est SHERM ABOU AMARA FARAT, appelé aussi MERSA ABOU EMMA par 21° 30'.

(3) QUILFIT est KHOR DELAWEB, ou bien KHOR ABOU FANADIR par 21° 35'.

(4) Ne peut être que MERSA BALA, exactement à 22°. CASTRO affirme avoir trouvé exactement 22° de latitude nord. Cette petite baie est protégée par le Cap ELBA (Ras Elba).

fique havre de MOAMAA [1]. De cette pointe qui marque le port la côte est orientée sur deux lieues du nord au sud jusqu'à une autre pointe sablonneuse et oblongue. Le havre de Igidid est petit mais très agréable et la distance de Suaquen est de 15 lieues. L'intérieur est circulaire et comme fait au tour. Son entrée est marquée par deux pointes. Exposé aux seuls vents de l'E, il est assez sûr contre les autres vents. Le fond n'est rendu dangereux ni par des bas-fonds ni par des récifs. L'entrée a 18 lieues de profondeur, l'intérieur en a 13. La largeur est d'une demi-lieue. A noter avant tout que ce havre, ainsi d'ailleurs que les autres ou que les rivières rencontrées jusqu'ici sur ce parcours, n'a pas de bancs ni de rochers dans son entrée ni dans son accès; il est très profond. Sur le continent se voient quelques arbres, dont les troncs et les branches ressemblent au liège. Et leur écorce n'est pas très différente. Le reste en diffère beaucoup. En effet les feuilles sont grandes et larges, même considérables, et vertes, avec des nervures gonflées. Ces arbres étaient alors en fleurs, et leurs fleurs encore fermées ressemblaient à celles de la mauve également fermée, sauf que leur couleur était blanche. Ouverte au contraire, cette fleur ressemblait beaucoup à celle d'un pavot blanc. La tige et la feuille brisées répandaient un certain suc laiteux. D'ailleurs sur toute la côte nous ne vîmes guère d'autres espèces d'arbres que ceux qui composaient un véritable bois à Mazua.

4. Avril.—Du lever du soleil jusqu'à onze heures, nous subîmes une sévère tempête du NO. A partir de ce moment il se mit à tonner et les éclairs se multiplièrent. Le vent tourna dans tous les sens. Je descendis à terre avec mes instruments astronomiques et ayant pris minutieusement et à plusieurs reprises la hauteur, je relevai que ce havre est à 22° de latitude N. Nous mîmes tous nos soins à notre observation. Néanmoins des erreurs sont possibles, car les rayons solaires étaient si brûlants que les instruments se dilataient par la chaleur.

6 Avril. — Quittant Igidid, nous ne fîmes ce jour que trois lieues et demie.

(1) Il y a par 22°8' quatre ou cinq petites baies se touchant qui peuvent correspondre à Moamaa, mais ce nom a disparu.

LE 7, par vent contraire, à la rame, nous avançons d'environ 3 lieues. Vers 8 heures du matin, nous attachons les caturs à des roches près de ce promontoire oblong auquel je donne plus loin le nom de STARTA [1] A midi nous amenons les voiles, non sans appréhension, à cause du nombre incroyable de bancs et récifs des deux côtés. Il fallut carguer les voiles et recourir aux rames. A la chute du jour, nous entrons dans un havre excellent appelé ÇOMOL.

De cette pointe du continent située au delà du port d'Igidid [2] jusqu'à l'autre pointe oblongue et basse sur l'eau, on compte, du SE au NO, quatre lieues. A mi-chemin se trouve un repli important et très connu de la côte. Dans la partie de ce golfe qui est du côté du promontoire de droite le port est si complètement fermé de tous côtés qu'aucune tempête ne peut atteindre les navires. Et ce golfe est profond. Le promontoire est séparé de la côte par un étroit goulet, à tel point que de loin on croirait voir une île. D'après sa situation et sa latitude ce serait le lieu que PTOLÉMÉE appelle Starta [3]. D'ici à la grande pointe qui s'avance dans la mer au-dessus du port de Consul, il y a cinq lieues. Les deux pointes déterminent un autre golfe. Toute la zone côtière depuis Igidid jusqu'au port de Çomol ne comporte que de petits mamelons très rapprochés les uns des autres. Derrière, à moins d'une lieue de distance, le sol s'élève en hautes montagnes et montre plusieurs cônes pointus d'aspect pittoresque. Les plus rapprochées de Çomol sont très près de la côte. La plus élevée en est à peine à une demi-lieue.

(1) La flotte portugaise se trouvait alors sensiblement en face de l'ancienne escale d'HIBATH utilisée par les Arabes au moyen-âge, que nous pensons identifier avec MERSA HALAIB par 22° 15'. Celle-ci pourrait se confondre avec STARTA.

On trouvera dans notre ouvrage *la Mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen-Age.* (Le Caire 1930, T.I. p. 72 et seq.), une discussion sur l'identification d'Aïdhab et, à la fig. 8, un croquis à grande échelle de Mersa Halaïb.

(2) C'est le Ras ELBA; par 22° 3'.

(3) Ces indications cadrent à peu près avec les relevés hydrographiques actuels. Il y a bien à peu près 4 lieues (soit 12 milles) du Ras Elba à Mersa Halaïb.

ÇOMOL est à 11 lieues du havre d'IGIDID et à 68 lieues de Suaquen. Sa latitude est de 22°30'. Ce havre est situé sur le promontoire qui marque, par une avance du continent au NO, l'entrée de ce second golfe. Quoiqu'il ne soit pas grand, le havre est cependant sûr et très pratique [1].

Les grandes houles sont arrêtées par des bancs qui brisent les flots. La côte est d'accès facile, plate et peuplée de tribus de BADO (Badawis, Bédouins). Le promontoire avance largement dans la mer, mais à peine au-dessus du niveau de la mer. En examinant la description de la table 3 de l'Afrique de PTOLÉMÉE, on constate qne ce cap est celui auquel le géographe donne le nom de PRIONOTOS, parce que les plus hauts sommets montagneux de l'arrière de la côte y finissent brusquement. Quittant ce havre à trois heures du matin, nous poussons les caturs à la rame le long de la côte.

Puis nous mettons à la voile. Avant la chute du soleil les caturs rencontrent des bancs; nous abattons la voilure et nous nous remettons à la rame.

Le 8 Avril au petit jour, nous entrons dans un large golfe orienté du S au NO, qui ne paraissait pas avoir de fond. Nous reprenons la mer, mais des bancs et des basses nous encerclent à ce point que nous sommes surpris d'avoir pu les éviter tantôt à droite tantôt à gauche.

Le soir, nous amarrons nos proues à des rochers dépendant d'une grande basse.

Le 9, nous repartons. Nous entrons dans un havre qui forme un grand banc et qui s'appelle XAABELIDE [2]. En face en haute mer

[1] Nous trouvons à la latitude de 22°25' une petite indenture de la côte appelée SHERM ABUEDA. protégée par le Ras ABU FATIMA. La flotte portugaise n'aurait pu y trouver place si les plus gros navires n'avaient été déjà renvoyés à Massaouah. Le caractère du Ras Abu Fatima correspond d'ailleurs à ce que dit l'Amiral J. de Castro du promontoire sous lequel se trouve Çomol. Il n'y a pas d'autre abri que Sherm Abueda, à moins d'aller jusqu'à MERS SHAB qui est à 40 milles plus au nord et ne correspond pas aux distances calculées depuis Igidid.

[2] C'est un des bancs en avant de l'antique BÉRÉNICE, au fond de l'angle profond formé par le golfe de BÉRÉNICE à l'O du Ras Bénas, par 23°56'. Il porte aujourd'hui le nom de *Fer à Cheval.*

protège Comol jusqu'au promontoire suivant, se dirige sur trois lieues et demie du N NO *(Aquilo)* à l'OSO *(Africus)* [1]. De cette pointe, la côte forme en s'infléchissant un large golfe vers l'Occident et revient sur elle-même constituant par ses indentures un grand golfe. Enfin revenant vers le Levant, elle lance un grand promontoire en haute mer appelé par les Arabes RASELNAXEL, c'est-à-dire corne sèche. Ptolémée, dans sa table 3 de l'Afrique, l'appelle PENTADATILON [2]. L'île Zomorgete au Levant en est éloignée de 8 lieues. De là, si l'on en croit les pilotes arabes, on voit les deux côtes de la mer [3]; cependant le continent d'Arabie est beaucoup plus loin de l'île que celui de l'Afrique. Le sol de cette île est inculte et stérile.

Ptolémée l'appelle ARGATHON. Tout près d'elle se trouve un îlot beaucoup plus petit dont parle aussi ce géographe. Au loin le banc Xabelide sort à peine de l'eau et s'ouvre à la façon des bras de l'homme, d'où vient le nom que lui donnent les Arabes. Xabelide veut dire espace des mains [4].

Le port est dans la direction du Continent. Sur ses bras incurvés se brise la violence des flots. Ce banc est à environ 4 lieues de Raselnaxef.

10 Avril. Les voiles mises nous marchons vers le nord par une bonne brise. Vers 9 heures nous atteignons l'île de CORNAQUA [5].

[1] Chez les Latins le vent dit l'*Aquilo* est celui du Nord ou du Nord-Ouest tandis que l'*Africus* tient le milieu entre le *Favonius* et l'*Auster.*
La description ici est assez singulière car, alors que le voyage s'effectue du S au N, la description part de la pointe du Ras Bénas et revient vers l'Ouest pour englober le golfe de Bérénice.

[2] Ce n'est pas le ras BÉNAS, mais une pointe intérieure de la baie de BÉRÉNICE qu'on appelle Pointe PHILADELPHE. J. de Castro l'appelle tantôt *Raselnaxel* tantôt *Raselnaxef.*

[3] C'est une erreur. La largeur de la mer Rouge à cet endroit n'a nulle part moins de 225 kilomètres

[4] En effet, Shaab-el-Id = espace des mains.

[5] C'est l'île EMERAUDE des Anciens, aujourd'hui MUKAWAR, qui veut dire arrondi, découpé en rond, par 20°36'.

Nous naviguons entre l'île et le continent. Cette île est petite et stérile. Elle est à une lieue et demie de la terre. Sa forme est, d'après ce qu'ont observé le plus souvent les navigateurs, celle d'un grand lézard aux pattes étendues. Elle est à six lieues de Zomorgete. De là nous voguons vers une grande pointe continentale qui s'avance en mer et que les Arabes appellent RASELENTE (1), c'est-à-dire *promontoire du nez.* Ce promontoire ne comporte pas la moindre éminence; il est absolument plat, sans arbre ni aucune espèce de végétation; sur la pointe elle-même se trouve un vaste temple sans aucun autre édifice (2). Ce promontoire est des plus réputés, car, parvenus jusque là, les marins se considèrent comme désormais libérés de tous périls. Ayant avancé de trois lieues environ, nous prenons la hauteur et trouvons que la latitude est de 24° 10' N. Il en résulte manifestement que le promontoire lui-même est à 24° (3) et que c'est ici que fut autrefois BÉRÉNICE; Ptolémée la place en effet sur le tropique du Cancer, et les Anciens plaçaient la plus grande déclinaison du soleil depuis l'équateur à 33° 50'. Pline (Lib. VI) aussi, parlant de Bérénice, écrit qu'en ce lieu, au jour même du solstice, à la sixième heure (4), toute ombre manque. Peu avant le soir, nous atteignons l'île de XUARIT (5). Après l'avoir dépassée, nous trouvons des bas-fonds et des écueils, et nous jetons l'ancre dans un havre assez commode que les Arabes appellent CIAL (6). Nous voyons une grande quantité d'oiseaux, bien plus que

(1) C'est le Ras Benas. Dans le texte portugais J. de Castro l'appelle Raselenf avec le sens de *cap du nez*. En effet Ras el-Enf, signifie cap du nez. Ce promontoire est long d'une dizaine de km., très au ras de l'eau et très étroit.

(2) Le temple antique de Bérénice existe toujours et se voit de loin. Il n'est pas sur le Ras Benas, mais au fond du golfe, à l'O, en arrière de la pointe Philadelphe, où fut avant l'ère chrétienne le principal port grec, réputé pour servir de tête de ligne à la navigation de l'Inde.

(3) Le cap Benas est à 23° 50' en réalité.

(4) C'est-à-dire à midi.

(5) Ile SHOUVARIT, appelée aussi île GULHAM (île des ESCLAVES) par 54° 20'.

(6) C'est la petite île de SYAL ou SIYUL, par 24° 24'.

jusqu'alors. Cial est à cent (1) trois lieues de Suaquen. De Raselnaxef, à l'île de Xuarit, il y en a 16 ou 17. De la distance totale du promontoire jusqu'à Cial, trois lieues de la pleine mer sont infestées de bancs et d'écueils; on rencontre d'abord, sur la côte orientale de l'île de Cornaqua, un grand bas-fond avec beaucoup de rochers: l'île de Xuarit ensuite est bordée à droite et à gauche de tant de bancs que la mer entre l'île et la côte en paraît obstruée; enfin près de *Cial*, les bancs sont en telle quantité qu'aucune partie de la mer n'en paraît libérée. Xuarit est une île petite et à peine au dessus des flots. Un bois verdoyant en occupe le centre. Elle est à environ une demi-lieue de la côte. Tout le rivage de Suaque à Raselenfe est habité par des tribus musulmanes qu'on appelle BADOES (2). Depuis Raselenfe jusqu'à la ville de Soez qui est au fond de ce détroit, tout le pays appartient à l'Egypte et les habitants sont désignés par Ptolémée sous le nom d'Arabes Egyptiens. Mela les appelle simplement des Arabes. De nos jours encore on les appelle Badoes comme nous l'avons dit.

11. — Nous marchons à la voile et vers 9 heures nous pénétrons dans un grand golfe appelé GADENAUHI, à quatre lieues de Cial. La côte va du SE au NO et porte de si nombreux sommets que c'en est remarquable. Ce port est à la latitude de 24° 40' (3). Partant après minuit et passant entre un promontoire et un banc qui ferme le détroit au NO, naviguant près de l'île de BAHUTO (4) nous tombons à l'improviste sur un banc, à tel point que nous nous croyons perdus. Mais nous nous en tirons sans aucun dommage et nous procédons à la rame vers le NO.

(1) Le mot cent manque dans le texte latin, mais se trouve dans le texte portugais.

(2) Ce sont les BADAWIS d'où vint le mot BÉDOUIN.

(3) Probablement une petite baie protégée au N par le Ras UMM EL-ABBAS, en face de l'île SHAB GADERA, par 24° 36'. c'est-à-dire à une latitude très rapprochée de celle indiquée par J. de Castro.

(4) Non identifiée.

12. — Ayant parcouru quelque distance à la rame, nous jetons l'ancre dans un port que les Arabes appellent XARMEEL-QUIMAN (¹) ce qui veut dire ouverture des montagnes. Il est situé à une lieue et demie de GADENAUHI. Ce port est de dimensions exiguës mais très pratique. Il ressemble beaucoup à IGIDID. Sa distance de SUAQUE est de 107 lieues. Dès notre sortie du Port nous sommes poussés par le vent du SE, soufflant si fort que vers midi le sable soulevé par la côte formait un haut nuage. Vers le soir, comme les caturs cherchaient à se rassembler, le vent, chose étrange, souffla si inégalement que quelques-uns d'entre eux tombaient subitement à l'immobilité, tandis que d'autres avaient leurs voiles si enflées qu'ils filaient en vitesse. Le vent les prenait et les laissait, lancés à travers les rochers. Au même moment une brise embrasée du N et de l'E nous fit croire que nous étions en feu. Les sables soulevés sur le littoral étaient chassés en tourbillons avant de retomber en pleine mer. C'est au moment où nous venions de sortir du havre de XAONA (²) que ce phénomène nous surprit. Ainsi, les voiles tantôt tendues tantôt pendantes, et très surpris nous-mêmes pour ne pas dire inquiets, nous gardons notre route jusqu'à notre entrée en un havre que les Arabes appellent GUALIBO, c'est-à-dire *port des foules* (³). Durant ce jour et une partie de la nuit nous avançâmes de 13 lieues. De Guadenauhi au havre de Xacera (⁴), c'est-à-dire du SE au NO, il y a environ dix lieues; et de Xacara à cette pointe qui est à peine à une lieue de Gualibo, il y a six lieues. Sur cette distance ainsi que sur une lieue encore au delà de Xacara la mer est sans récifs, puis on trouve un banc en face de la côte.

(¹) J. de Castro l'appelle aussi XARME ELCOEMATA; c'est une petite baie légèrement au sud du Ras URIAH, SHERM SHEIKH à 24° 36'.

(²) C'est certainement le MERSA SHUNA des cartes hydrographiques anglaises.

(³) Très difficile à identifier. D'après les distances détaillées données dans le texte portugais, on serait par 25°. Mais il n'y a pas de baie pouvant convenir avant MERSA ZEBARA, par 25° 12'.

(⁴) C'est probablement SHAB GADERA, où le nom de Xacara se retrouve en face du Ras URIAH, par 24° 45'.

Dans cet espace de 16 lieues il y a plus de ports que je n'aurais cru possible. Le plus important d'entre eux est XAONA. Les Maures disent qu'il y avait autrefois là une ville d'idolâtres, dont le nom, s'il faut en croire Ptolémée à sa table 3 de l'Afrique, serait NECHESIA (¹). Le long de la côte une chaîne de montagnes développe des sommets continus, derrière laquelle des montagnes encore plus hautes sont visibles et notoirement deux qui sont spécialement plus hautes même que toutes celles rencontrées jusqu'ici. L'une est de teinte noirâtre; l'autre est un peu plus claire. Des monticules de sable les séparent. De la montagne noire vers le continent s'ouvre une plaine avec de grands arbres formant de beaux ombrages. C'est la première fois que je voyais des arbres de ce genre dans cette région; ceux que nous avions observés à MAZUA, XARMEELQUIMAN et IGIDID étaient d'une espèce qui croît près des marécages ou les rives des fleuves: leur aspect était triste: ils ne portaient pas de fruits et quoique couverts de feuilles, ils paraissaient nus et misérables.

Gualibo est à 120 kilomètres de Suaque. Ce port ressemble beaucoup à celui de Xarmeelquiman; mais le premier est entouré de plusieurs montagnes isolées tandis que le second est dans une large région plate. L'accès en est défendu par des bancs et rochers. La plaine intérieure est suffisamment large et profonde.

Le 13, nous sortons de Gualibo après le lever du soleil. Le vent soufflait du NO amenant une grande houle. Nous longeons la côte à la voile et vers 10 heures, ayant avancé d'une demi-lieue, nous entrons au havre de TUNA petit et obstrué de bancs de sable, à 25° 30' de latitude N (²). L'entrée en est encombrée de bancs et de rochers dont même l'intérieur n'est pas dépourvu. La corne au N, cependant, offre un abri assez sûr contre la vio-

(¹) XAONA est incontestablement MERSA SHUNA par 25° 32'. C'est un port naturel excellent qui paraît convenir pour l'identification de Nechesia, que Ptolémée place par 25° 30'. Cf. le *Routier*, p. 135 note 2.

(²) C'est quelque petite baie du ras HAMZA, Le nom de Tuna paraît avoir disparu, la latitude serait de 25° 14'.

lence des vents du NO. Le sol est partout stérile et composé de sables purs. Sur cette pointe se trouvent trois éminences de pierres, artificielles à ce qu'il nous a semblé et faites pour indiquer le port. Peu avant la chute du soleil, nous amarrons les proues près d'un récif, à une lieue environ au delà de TUNA.

14 Avril. — Par une mer très agitée, ayant au prix de grands efforts suivi la côte, nous entrons vers midi dans un très beau golfe, au fond duquel se trouve un havre où nous jetons l'ancre, ayant fait au cours de ce jour et de la nuit précédente, environ 5 lieues. Cette côte est orientée entre SE et NO. Elle est tantôt basse, tantôt montagneuse.

15 Avril. — Après le lever du jour nous atteignons le port d'ALCOCER, ayant parcouru de nuit environ 7 lieues. Alcocer, si Pline (livre VI) et Ptolémée (dans sa table 3 de l'Asie) disent vrai, fut autrefois PHILOTERAS (1). Toute la région entre Alcocer et Arsinoë, au sommet de cette mer (au fond du golfe de Suez) portait un seul nom qui était celui d'ENEO. Ce lieu est à 15 ou 16 jours de route du Nil, en direction exacte du couchant (2). Le port d'Alcocer reçoit toutes les denrées produites par cette région de l'Egypte qui s'appelle RIFFA (3), denrées qui ne s'expédient par aucun autre port. La ville d'Alcocer ou Philoteras avait été fondée autrefois à deux lieues plus haut et l'on en voit aujourd'hui les ruines (4). Les Anciens lui donnaient déjà le nom d'Alcocer. Mais comme ce lieu était moins apte à loger tant de navires et de commerce, les habitants se transportèrent ici. La ville neuve (ainsi que j'ai eu à deux reprises l'occasion de

(1) Alcocer est KOSSEIR d'aujourd'hui, par 26° 7'. Il semble que l'antique Philoteras, non encore identifiée, ait été d'un degré plus au N. Cf. *Routier* p. 138 note 2.

(2) Cette distance est exagérée. De Kosseir à KÉNÉH sur le Nil, on ne compte que cinq étapes qui peuvent être réduites à 3.

(3) Riffa rappelle Riff, chaîne côtière; or, la mer Rouge est séparée du Nil par une longue chaîne côtière dont les sommets atteignent 2.000 m.

(4) C'est exact. Au temps des Pharaons le port était à quelques kilomètres plus au nord et s'appelait SAOU.

l'observer) est à 28° 15' et à 136 lieues de Saque. Le golfe forme un large port exposé aux vents d'E qui soufflent ici fréquemment fort et y amènent les grandes vagues. Devant la ville les navires se mettent à l'abri des bancs sur lesquels se brisent les lames. La ville, très petite, est immonde. Les constructions y sont rares. Les maisons, que leurs murs soient de pierre ou de limon, ressemblent à des étables à bestiaux; beaucoup sont sans toiture, d'autres couvertes de nattes légères capables de protéger seulement contre le soleil; d'ailleurs, il pleut rarement ici. Il n'y aucune espèce de végétation dans les environs de la ville, ni sur la côte. De ci de ça, des mottes noirâtres et brûlées offrant l'aspect le plus triste; le sable stérile recouvre la plaine, mêlé à des pierrailles. Ce port est sans exagération le plus mauvais de ceux que nous visitâmes. Quoique la mer soit ici fort poissonneuse, cependant il n'y a pas du tout de poissons dans le golfe. On ne trouve ni troupeaux ni moutons. Non loin de la ville sont trois puits où les habitants vont chercher leur eau, qui d'ailleurs ne diffère guère de l'eau de mer. Les Maures instruits de cette région me disaient que le nom de l'Egypte est inconnu en ce lieu. Tout le pays qui s'étend d'ici jusque et plus loin qu'Alexandrie s'appelle *Riffa.* C'est une région riche au delà de toute expression et plus que tout autre en céréales, troupeaux, chameaux, juments, elle ne produit rien d'inutile. Les indigènes pratiquent tous les usages des Arabes et leur langue est l'arabe. Le territoire est plat pour la plus grande partie. Comme il ne pleut que très rarement, c'est le Nil, qui en sortant de son lit, féconde le sol. Les indigènes m'affirmaient que le Nil est navigable dès les régions abyssines d'où il sort; mais il est encombré d'îles serrées et d'écueils que cette navigation exige des pilotes très habiles. Ils ajoutent qu'Alcocer est si ignoble que l'on y habite uniquement parce que ce port est de tous le plus proche du Nil. La ville est fortifiée contre les Badoes, tribu sauvage et dépravée, qui opprime et détrousse souvent les citadins désarmés.

18 Avril. — Ayant progressé de quatre lieues depuis ALCOCER nous mettons à la voile.

Le 19. — Une subite tornade du NO nous oblige à jeter l'ancre sous l'île SUFFANGE ELBAHAR, Le nom signifie chez

les Arabes *éponge marine*. Elle est entièrement sablonneuse et située à 13 lieues d'ALCOCER, par 27° de latitude N [1] nue et sans eau. Sa longueur est de deux lieues et sa largeur à peine de la moitié. On y trouve un port sûr contre les vents incertains. Il y a des bas fonds sur la côte mais ils sont assez visibles pour qu'on puisse facilement les éviter.

20. — Au coucher du soleil, nous avions progressé de six lieues. La côte du continent forme un promontoire d'une lieue et demie entre SE et NO. Puis en s'infléchissant, elle forme un grand golfe dans lequel sont diverses îles, baies et ports [2].

20. Nous atteignons l'île de XÉDUAN [3] et nous longeons sa côte Est, regardant l'Arabie. C'est une île haute et purement rocheuse, de 3 lieues de long et de deux de large, privée d'eau et sans arbres. Elle est à 20 lieues d'Alcocer et à peine à 5 lieues de la côte. Au NO de l'île sont trois autres îles [4] bien plus petites et basses. Après le lever du soleil, dépassant au N le promontoire de l'île, nous atteignons la côte arabique, poussés par le vent. C'est vers 11 heures que, longeant la côte, nous touchons le continent de l'ARABIE PÉTRÉE. Avant le soir nous jetons l'ancre devant la ville de TORO, qui est à 12 lieues de l'île Zeduan, en direction SE-NE, un peu plus vers le N.

La ville qu'on appelle aujourd'hui Toro... est celle que Ptolémée, Strabon et autres désignaient sous le nom d'ELANA [5].

---

[1] C'est l'île de SAFAGA, par 26° 44' et non par 27° (Safaga veut bien dire éponge).

[2] Ce sont les îles GEFATIN, à 27° 12'.

[3] Ile SHADWAN, SHÉDUAN, par 27° 30'.

[4] Ce sont les îles Jubal, dans le détroit de JUBAL qui forment l'entrée du golfe de Suez.

[5] J. de Castro confond ici Tor du Sinaï et Elana ou ELAT, qui est aujourd'hui AKABA au fond du golfe du même nom, golfe devant l'entrée duquel le navigateur portugais avait passé tout en ignorant ou plutôt tout en contestant son existence. Cf. le *Routier*, p. 145, note 2.

Quant à sa latitude, il y a de grandes divergences entre les auteurs. Les Anciens nous disent qu'Elana est située dans le golfe ELÉNATIQUE, à 29° 15'. Tor, on le voit aujourd'hui, est à 28° 10' [1]. Or, si ce lieu se confond vraiment avec Elana, il semble que ces vieux auteurs se sont trompés. Quant à moi, mon avis est qu'il s'agit bien d'un seul et même lieu car Ptolémée place Elana sur la côte de l'Arabie Pétrée, non loin du Mont Sinaï; et entre Elana et la ville d'HEROUN [2] qui est aujourd'hui Suez, il ne cite le nom d'aucune ville. C'est un fait qu'aujourd'hui encore, il n'y a aucune ruine entre Tor et Suez ressemblant à une ville. D'ailleurs l'aridité et le caractère montagneux de tout le pays amènent à penser que cette côte ne comporta jamais d'habitations humaines. Cette ville de Tor paraît donc bien être celle que l'Ecriture appelle AILA, où Salomon, roi de Juda, faisait construire des navires qui allaient chercher à *Ophir* et à *Tarsis* l'or et l'argent pour édifier le Temple. Il n'est pas vraisemblable que ces constructions aient été faites en un autre lieu. Comme tous les matériaux pour les chantiers des navires venaient du Liban et de l'Antiliban, il est peu vraisemblable que les Juifs, maîtres de l'Idumée et de l'Arabie Pétrée dont font partie Tor et Suez, aient fait transporter ces matériaux ailleurs qu'au lieu le plus proche où ils pouvaient être transformés en navires. Strabon le Cappadocien croit qu'Aila et Elana sont la même ville [3] et il dit quelque part de cette ville : "Plus

---

[1] Tor est en réalité à 28° 13', et Akaba est à 29° 30'; le nom ancien est golfe ELANITIQUE.

[2] HEROUN ou HEROOPOLIS, ville disparue du temps des Ptolémées, qui n'était pas au fond du golfe de Suez, mais assez loin dans l'intérieur, au Wadi TOUMILAT, non loin du lac TIMSAH d'aujourd'hui. C'était probablement un port du canal du Nil à la mer Rouge. Plus tard, vers le début de l'ère chrétienne, le terminus de la navigation fut à CLÉOPATRIS-ARSINOÉ, quelque part non loin de Suez, au N, à moins qu'elle ne se confonde même avec Suez; puis la navigation des Indes partit de Suez même. qui ne fut connue pendant 1.500 ans que sous le nom de QOLZOUM. Ainsi, l'assimilation que fait J. de Castro entre Suez et Héroun n'est qu'approximative.

[3] Ces deux villes en effet n'en font qu'une; mais il ne s'en suit pas que la ville d'Aila se soit confondue avec Tor.

loin est le port de GAZA et un peu au-dessus, à sept stades, la ville, illustre autrefois, que détruisit Alexandre. On dit que la distance de ce lieu jusqu'à la ville d'Elana, située au fond du golfe d'Arabie, est de 1260 stades. Ce golfe est double : l'un dirigé vers l'Arabie et Gaza, qu'on appelle Elanitique, et l'autre dirigé vers l'Egypte jusqu'à la ville d'Heroun, où part la route la plus courte pour PÉLUSE." Voici ce que j'ai trouvé chez les Anciens (1).

La ville de Toro est située sur une côte longue et belle. Avant d'arriver, l'on aperçoit 12 magnifiques palmiers. Une vaste plaine s'étend jusqu'au pied des montagnes qui depuis le golfe PERSIQUE longent les côtes. D'ici la chaîne s'infléchissant vers le N, sépare l'Arabie Pétrée de l'Arabie Heureuse. Au sommet de ces montagnes habitent encore des chrétiens qui y mènent une vie sainte. Au-dessus de Toro, en effet, à partir de la mer, s'élève une montagne dominant à ce point le détroit qu'elle semble tomber dans la mer à la ville et au port de Toro (2), montrant trois pitons élevés qui partent de cette même montagne. La ville est petite et dans un site agréable; elle est habitée par des chrétiens parlant l'arabe. Il y a aussi là un monastère d'hommes (3).

Il y a ici une lacune de 33 jours dans l'*Itinerarium*. On y supplée par le texte portugais dont on trouvera la traduction au *Routier*, p. 147 à 173. Voici un résumé de la partie qui manque, dont le passage le plus important intéresse directement l'Egypte : il s'agit du bombardement de Suez.

(1) Cette description est parfaitement correcte.

(2) C'est une grande exagération. Une plaine très plate, de 30 kilomètres au moins, sépare la ville de Tor du pied du massif du Sinaï et la distance des sommets à la mer n'est jamais inférieure à 50 kil. à vol d'oiseau.

(3) Ce monastère existe toujours. C'est une succursale de celui de Sainte-Catherine du Sinaï.

Ce Monastère est à trois étapes, sur la montagne du Sinaï et contient un grand sanctuaire où ne peut entrer aucun Arabe. On y conserve le corps de Ste Catherine qui aurait été récemment transféré au Caire. C'est d'après les Arabes entre Tor et Suez que les Juifs ont passé la mer Rouge sous leur chef Moïse. Il y a sept étapes entre Tor et Suez. A 2 ou 3 lieues avant cette dernière se trouve la fontaine de Moïse. Quant à la localité de Suez, n'y peuvent entrer que ceux qui, par ordre du Caire, ont la garde de la flotte.

22 Avril 1541, départ de Tor.

23-26 Avril, remontée du Golfe de Suez lente et difficile à cause des vents contraires. A plusieurs reprises on entend des coups de canon prouvant que Suez était alertée.

Nouvelle discussion pour établir que la grande baie qui commence après le détroit de Jubal sur la côte africaine n'est autre que le golfe ELANITIQUE des Anciens: " Strabon et Ptolémée se trompèrent en le plaçant sur la côte de l'Arabie Pétrée: et notamment Strabon qui conclut que le golfe arabique (mer Rouge) se termine par deux golfes dont l'un appelé ELANITIQUE serait sur la côte arabique et l'autre sur la côte égyptienne. Ptolémée... le confirme. Je ne puis m'empêcher de m'étonner de cette erreur. En effet Ptolémée, natif d'Alexandrie, y écrivit ses livres et y vécut sa vie entière. Or cette ville n'est pas si loin des lieux dont il s'agit ".

27 Avril. — Arrivée de la flotte portugaise devant Suez, venant d'un mouillage à la hauteur de la fontaine de Moïse: " Nous mîmes le cap sur Suez terminus de cette mer. Nous marchâmes à la rame. Arrivés à une lieue et demie de la ville, je me détachai en avant avec deux caturs pour surveiller le site et chercher un lieu de débarquement. Nous y arrivâmes à 3 h. de l'après-midi. Nous vîmes dans la plaine divers combats de cavalerie et dans la ville deux grands escadrons de cavaliers. D'un bastion l'on nous tira de nombreux coups de canon. La flotte turque était composée de 41 vaisseaux royaux et de 5 gros navires. Ayant vu tout cela nous prîmes route vers l'O, vers la côte de la baie ".

DESCRIPTION DE SUEZ : C'est l'antique ville des HÉROS (HEROOPOLIS) de Ptolémée. D'après Strabon, c'est CLEOPATRA qu'on appelle aussi ARSINOE... C'est le port d'où Cléopatre voulut s'embarquer pour les Indes après avoir fait transporter sa flotte du Nil à la mer Rouge à travers les terres, après que César eut vaincu Antoine. C'est par là que passa le canal des Anciens du Nil à la mer Rouge ; il n'y aurait pas eu, en effet, d'autre aboutissement possible pour ce canal que sur la côte africaine à la hauteur de Tor ou bien à Suez même. Or " on ne put que chercher le chemin le plus facile et par suite c'est bien à Suez...› car c'est le seul et unique port de cette côte si sauvage. »

Suez " est aujourd'hui assez fertile et disparaîtrait vite si les Turcs n'y entretenaient une flotte de guerre ". Sur le front de mer où s'ouvre un petit bras de mer on voit un monticule unique. Entre les deux est une langue de sable mince où les navires de la flotte de guerre sont halés à terre. Il y a un petit château fort et en arrière 2 vieilles tours. Un boulevard moderne défend l'accès du petit bras de mer. En outre les navires sont séparés de la plage par un fossé qui protège lui-même un escarpement élevé. Le lieu est donc très fort et la défense en est facile. Un débarquement ne serait praticable qu'en arrière du monticule, vers l'O. Mais la plage est bordée de récifs empêchant les débarquements ".

Le pays entre Suez et le Caire est plat et stérile ; il y a trois étapes entre les deux villes.

28 Avril : début du voyage de retour de la flotte portugaise vers Massaouah. Elle longe la côte arabique.

29-30 : route vers le détroit de Jubal.

1er Mai : passage devant l'île SHEDUAN, mouillage à l'île de SUFFANGE EL-BAHAR (voir ci-dessus à la date du 19 Avril).

2 Mai : mouillage à GOELMA (KHOR EL-MA) par 26° 17'.

3 Mai : second passage à Alcocer (Kosseir) où la flotte retrouve 7 fustes qui s'étaient séparées du gros.

4 Mai: passage à AÇALLAIHE, mouillage près du ras DOURAH par 24° 53'.

5 Mai : mouillage à BOHALELXAME (Wadi LEHAMA) par 24° 12'. Description du pays des Bédouins (BADOI). " Ce sont des sauvages qui n'ont pas le respect de la vie, ni aucun égard entre eux. Musulmans et mauvais Arabes, ils sont par-dessus tout adonnés au pillage et à la rapine. Ils mangent de la viande crue. Le lait leur sert de breuvage. Leur costume est vile et sale. Leur vitesse et leur agilité sont remarquables. Ils combattent à pied et à cheval. Leurs armes sont des sagaies. Ils n'ont ni rois ni grands et vivent en tribus. Leurs campements ne sont jamais fixés et l'on ne sait où les prendre, car ils vont partout, vagabondant avec leurs troupeaux. Ils ont horreur des lois et des ordonnances... Leur peau est très noire, leur langue est l'arabe. "

6 Mai: mouillage à XAABELIDEN, ou récif du FER A CHEVAL (voir à la date du 9 Avril).

7-8 Mai : navigation vers le Sud.

9 Mai : mouillage à IGIDID (MESSA BALA) (voir à la date du 3 Avril).

10 au 12 Mai : navigation vers le Sud.

13 Mai : mouillage à AREQUEA (MERSA AR-RAKYA) par 20°-12', où la flotte avait passé en montant vers le 25 Mars.

14-15 Mai : séjour à DRADATE (Port SOUDAN) par 19° 37', où la flotte avait passé le 17 Mars (voir au *Routier*, p. 101).

16-17 Mai : séjour à SUAQUEN (SUAKIM) par 19° 7'. (Voir au *Routier*, p. 92 et suivantes).

18-21 Mai : Navigation entre Suakim et Mazua (Massaouah).

22 Mai : " A midi nous entrâmes au port de Maçua où nous fûmes reçus avec de grandes démonstrations de joie par notre flotte ".

23 Mai : Nous sommes de retour à Mazua, où nous attend le reste de la flotte. Nous y séjournons longtemps et y subissons le 4 Juillet des tornades très dangereuses, des orages, le tonnerre et la foudre, avec de graves inquiétudes et de sérieux dommages.

Le 9 Juillet nous sortons du port de *Mazua*. Le 11, au lever du jour, après avoir dépassé de trois lieues environ la pointe de

Dallaca (1), nous naviguons entre de nombreuses petites îles rases sur l'eau. Après les avoir dépassées, nous longeons la côte des îles de Dallaca. Peu avant le coucher du soleil, nous atteignons une île sablonneuse et basse qu'on appelle DORAT MALCUNA (2) à laquelle aboutissent de nombreux bancs. Après le coucher du soleil, nous nous trouvons non loin de l'île de Xamoa (3). L'abri s'ouvre entre l'île et la côte.

Il est très fréquenté par les navigateurs allant à Mazua. Toute la côte de Dallaca s'étendant du NO au SE est basse.

Le 18 (Juillet) nous sortons heureusement des encombrements de ce détroit.

Le 9 Août nous entrons au port d'ANGEDIUA (4) d'où nous rallions heureusement GOA.

Ce golfe Arabique (que nous venons d'explorer) est unanimement désigné aujourd'hui par les Arabes sous le nom de DÉTROIT DE LA MECQUE. Les Anciens l'appelaient la MER ÉRYTHRÉE. On en cherche la raison. Pline dit au Livre VI, chapitre 23: "Une double mer sépare ensuite les terres. Nous les Latins, l'appelons mer Rouge; les Grecs l'appellent Erythrée du nom du roi Erythra, ou (d'après d'autres) parce que l'ardeur des rayons du soleil lui donnerait cette couleur; d'autres lui donnent ce nom à cause de la couleur du sable et de la terre; d'autres enfin à cause de la couleur rouge qu'auraient les eaux. Les Portugais, qui furent les premiers à naviguer sur cette mer, disent que ses eaux revêtent quelquefois une couleur rouge à cause des sables rouges que soulèvent et projettent à la mer, des deux côtés, les tornades fréquentes dans cette région. Certes pendant tout le temps de notre navigation, nous subîmes de ces tourbillons fréquents et dangereux; mais j'avoue que nous ne vîmes jamais les flots d'une autre couleur que celle qu'on voit d'habitude à l'onde marine. Il est en outre faux que les sables des deux côtes soient rouges, si ce n'est exceptionnellement et à très peu d'endroits. Le sol des collines et des montagnes est plutôt noir ou brûlé. Les sables littoraux ont une couleur blanche uniforme. Cependant je ne nie pas que les flots de cette mer étroite aient pu en divers endroits paraître de loin un peu rouges aux observateurs. Depuis Suaque jusqu'à Alcocer la cause en est que sur 135 lieues la plaine liquide comporte beaucoup de bas-fonds et de sables fins sur lesquels poussent des végétations corallifères aux rameaux très divisés; certains de ces coraux sont blancs, d'autres sont rouges, quelques-uns verts et d'autres enfin recouverts d'algues roussâtres. Aussi, quoique l'eau de cette mer soit limpide et claire, les couleurs des plantes immergées se reflètent merveilleusement à sa surface. Il s'en suit que l'eau, selon les endroits, apparaît, tantôt rouge et tantôt blanche ou même verte. Sans doute ce phénomène, mal observé par certains, a donné l'occasion de donner à ces flots le nom de mer Rouge alors que par eux-mêmes ils n'ont d'autre couleur que celle de la mer.

(1) Voir ci-dessus à la date du 8 Février.

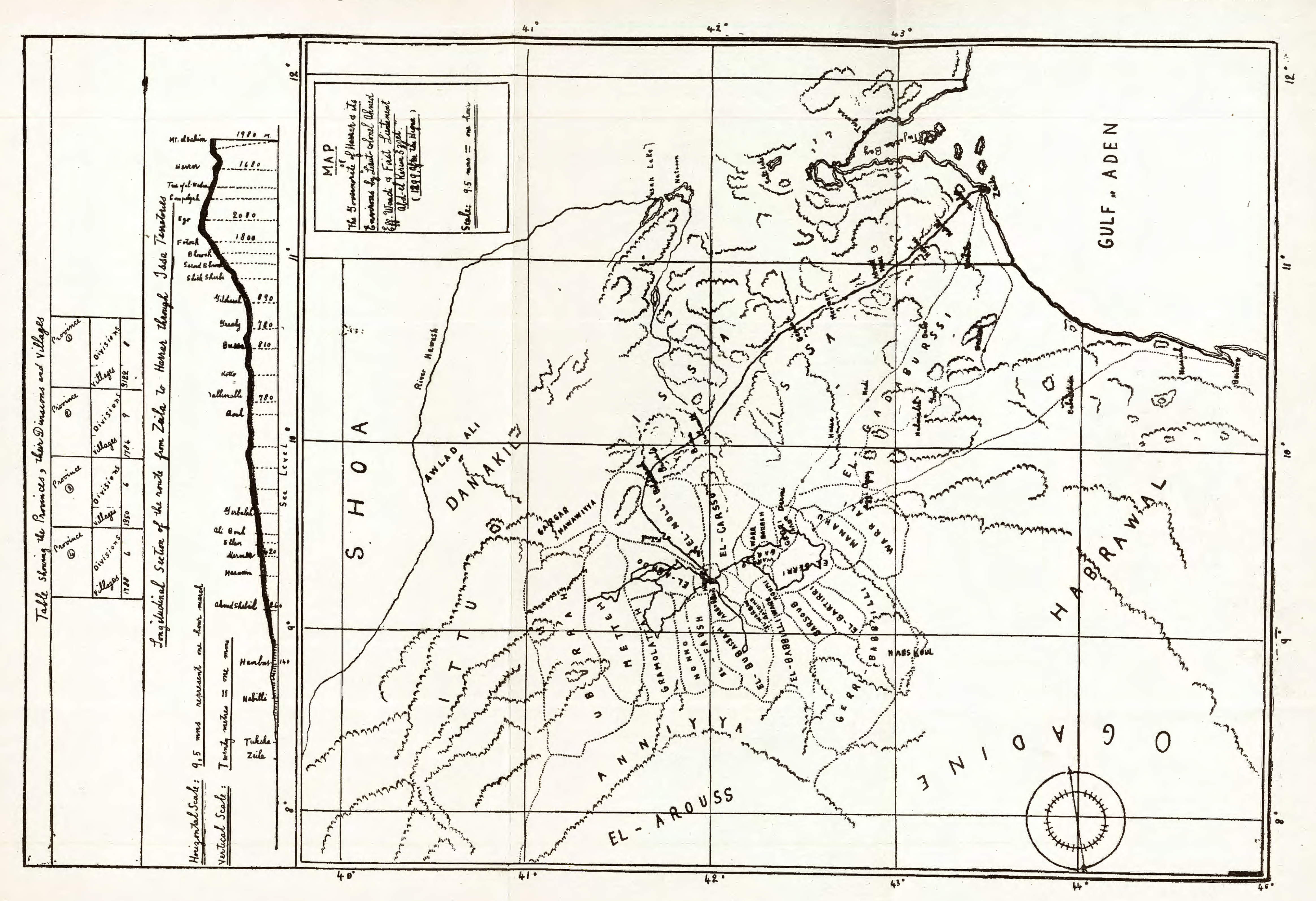
(2) C'est l'îlot de ENTERAHYA, presque sur la côte O de Dahlac. Le nom est encore reconnaissable. Dans le texte portugais du *Routier* il est orthographié DARATMELCUNHA.

(3) L'île SHUMMA, voir ci-dessus à la date du 8 Février.

(4) Les îles ANCHEDIVES devant la côte de COROMANDEL.



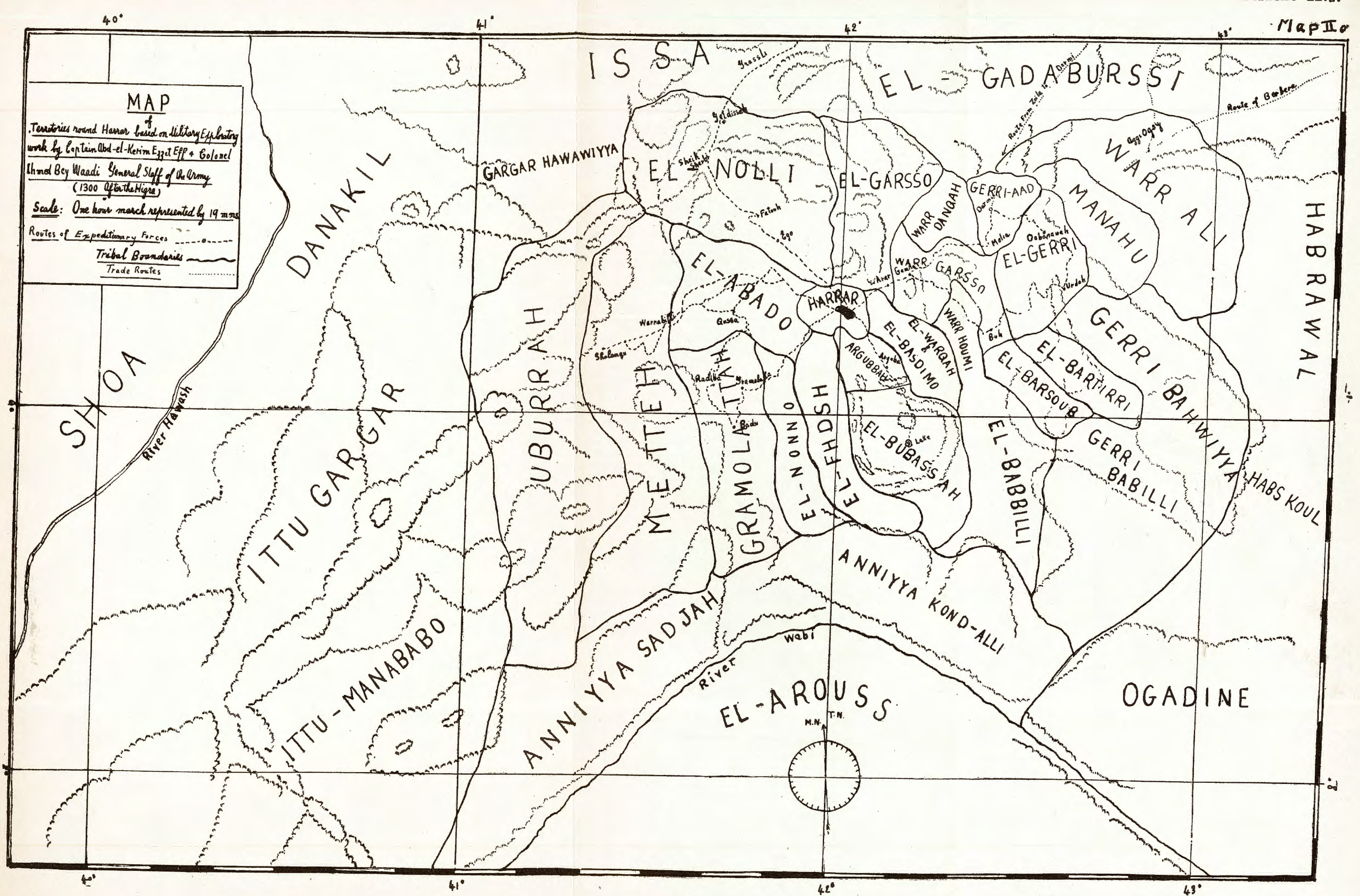
MUSTAFA BEY AMER. — Some Unpublished Egyptian Maps of Harrar.



Mustafa Bey Amer. — Some Unpublished Egyptian Maps of Harrar.



MUSTAFA BEY AMER. — Some Unpublished Egyptian Maps of Harrar.



MUSTAFA BEY AMER. — Some Unpublished Egyptian Maps of Harrar.



Mustafa Bey Amer. — Some Unpublished Egyptian Maps of Harrar.

Map IIIa.



MUSTAFA BEY AMER. — Some Unpublished Egyptian Maps of Harrar.



LES PUBLICATIONS

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ÉGYPTE

SONT EN VENTE :

AU CAIRE : au SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ, et dans les principales LIBRAIRIES ;

A ALEXANDRIE : à la LIBRAIRIE HACHETTE "AU PAPYRUS", 15, Boulevard Saad Zaghloul ;

A PARIS : à la LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 108, Boulevard Saint-Germain ;

A LONDRES : à la LIBRAIRIE BERNARD QUARITCH Ltd., 11, Grafton street, New Bond street.

A LEIPZIG : à la LIBRAIRIE OTTO HARRASSOWITZ, 14, Querstrasse.

A LA HAYE : à la LIBRAIRIE MARTINUS NIJHOFF, Lange Voorhout, 9.

N.B. — Une réduction de 20 °/₀ est consentie aux membres de la Société.